

NAHAR MISRAÏM

Bulletin de l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel des Juifs d'Égypte (ASPCJE)

Septembre 2006

4^{ème} trimestre 2006 - N° 28
5 euros

ISSN: 0249-8073

Sommaire

- p.2 – Programme des Journées des Juifs d'Égypte au Centre Communautaire de Paris.
- p.4 – 1939. Le dernier été avant la tourmente.
Albert Oudiz
- p.6 – Livres encore disponibles
- p.7 – A propos du jasmin
Suzy Vidal- Pirotte
- p.8 – Les fêtes du mois de Tichri
Renée Hakoun
- p.9 – Compte rendu du Congrès Mondial des Juifs d'Égypte (WCJE) 2 au 6 juillet à Haïfa.
Joe Chalom
- p.10 – Résolutions du WCJE.
- p.12 – Un petit tour à l'Institut Yad Ben Zvi (Jérusalem)
Emile Gabbay
- p.11 – Site Internet d'Albert Pardo.
- p.13 – Histoire : Nasser
Yossef Dwek
- p.15 – Les Juifs d'Égypte en Australie et en France – Stratégies d'acculturation.
Racheline Barda
- p.19 – Sondage sur la réédition du livre : « Les Juifs d'Égypte Images et Textes »
- p.20 – La communauté juive de Tahiti
Lucien Perez
- p.21 – Bulletin n°6 du Centre de Recherche sur le Patrimoine des Juifs d'Égypte (CRPJE)
- p.22 – Bulletin n°3 de l'AJOE
- p.23 – « A Middle Eastern Affair » de Ellis Douek
p.23 – « NONO, un juif d'Égypte » de Fortunée Dwek
- p.24 – « L'Immeuble Yacoubian » film égyptien de Marwan Hamed, commenté par Albert Oudiz
- p.24 – « Till the Nile Runs Dry » de Sultana Latifa
- p.24 – Composition du C.A. de l'ASPCJE.

SOUTENEZ NOTRE ACTION

Adhésion à l'Association : 15 euros
Abonnement au bulletin : 15 euros

Journées des Juifs d'Égypte au Centre Communautaire de Paris

119 rue Lafayette – 75010 PARIS
Métro Gare du Nord

**du dimanche 19 au mercredi 22
novembre 2006**

Vous trouverez en pages 2 et 3, le programme de ces journées.

N'oubliez pas

Il est important de s'inscrire dès maintenant

Nous vous attendons

**Les réunions du Cercle de Lecture
reprennent en début d'année 2007.**

**A l'occasion du Nouvel An hébraïque 5767 et
des fêtes de Tichri, nous vous souhaitons ainsi
qu'à votre famille :**

**CHANA TOVA Bonne Année
Hag Saméah**

Bulletin trimestriel - Abonnement annuel (4 numéros) : 15 euros

Secrétariat et abonnement: André COHEN, 8 rue des Tanneries, 75013 PARIS - Tél. : 01 45 35 29 86

Courriel (e.mail): aspcje@ifrance.com

Directeur de la publication : Joseph CHALOM

Directeur de la rédaction : David YOHANA

Commission Paritaire des Publications et Agences de Presse : 0311 G 87774.

Journées du Judaïsme Égyptien

du dimanche 19 au mercredi 22 novembre 2006

*Au Centre Communautaire de Paris
119 rue La Fayette – 75 010 Paris*

Organisées par le Centre Communautaire de Paris
l'ASPCJE

(Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel des Juifs d'Égypte)
et l'AJE – UK (Association des Juifs d'Égypte du Royaume-Uni)

Programme provisoire

Dimanche 19 Novembre

- 14h00 **Ouverture solennelle**
Avec : (à confirmer)
-Joe Chalom, Président de l'ASPCJE
-André Cohen, Secrétaire général de l'ASPCJE
-Maurice Malleh, Président de l'Association des Juifs d'Égypte du Royaume Uni.
-Ada Aharoni, Présidente du WCJE
-Roger Cukierman, Président du CRIF
-René-Samuel Sirat, Grand Rabbin
-Joël Mergui, Président du Consistoire de Paris.
-Pierre Besnainou, Président du FSJU.
-David Messas, Grand Rabbin de Paris.
- 15h30 **Projection d'un film vidéo: « Alexandrie, l'autre rive »**
diffusé sur ARTE en décembre 1998.
- 16h **Leçon: « L'histoire contemporaine des juifs d'Égypte »**
Par Ilios Yanakakis
- 17h30 **Témoignage : « La place, le rôle et l'action de Nébi Daniel »**
Par Yves Férida
- 18h **Conférence : « Itinéraire d'un Juif d'Égypte »**
Par Ellis Douek
- 20h30 **Spectacle Richard Ruben: « Ruben déballe tout »**

Lundi 20 Novembre

- 12h **Déjeuner retrouvailles au Centre Communautaire**
- Hommage à Togo Misrahi et Leila Mourad**
- 15h00 **Film égyptien : « Ghazl el banat »** (La barbe à papa).
-18h00 **« Les juifs d'Égypte dans le monde du cinéma »**
En présence de Joseph Assouline et Jacques Mizart
- 20h30 **Table-Ronde : « Littérature juive d'Égypte, passé, présent et avenir »**
Avec :
-Paula Jacques, Simone Douek Mangin, Annie Rosenman, Marcel Cohen, Tobie Nathan,
Ron Barkaï.

Mardi 21 Novembre

- 15h00 **Film égyptien : « Yehia el hobb »** (Vive l'amour)
- 17h00 **Hommage à Jacques Hassoun**
Film de Paul Perez : « Une jeunesse égyptienne »
 Débat avec le public.
Lecture de textes par Rachel Cohen.
- 19h **Lecture de poèmes d'Ada Aharoni par Rachel Cohen**
- 20h30 **Table-Ronde : « Fragments de discours de Juifs d'Égypte, 50 ans plus tard en France »**
Avec :
 - Abram Coen, Mireille Cohen, Guy Dana, Yvette Gabbay, Levana Mizrahi, Charles
 Nawawi, Guy Sapriel.

Mercredi 22 Novembre

- 14h30 **Film égyptien : « Leïla momterah »** (Par un soir d'orage).
- 16h00 **Film égyptien : « Kezb fe kezb »** (Mensonges sur mensonges).
Ces deux films sont présentés par Albert Oudiz
- 18h00 **« Du silence à la parole »** : La communauté Caraïte.
 Par Mireille Cohen
- 20h30 **Table-Ronde « Itinéraires et Langage »**
Présidée par Alec Nacamuli
Avec :
 - André Cohen, Ellis Douek, Emile Gabbay, Magda Lichaa, Albert Oudiz

Pendant ces 4 jours : Exposition de photos, de tableaux et d'œuvres de juifs d'Égypte

Participation aux frais par personne :

Forfait pour l'entrée aux 4 jours : **30 euros hors spectacle et déjeuner.**

Entrée à la journée : **10 euros.**

Spectacle Richard Ruben : **15 euros**

Déjeuner du lundi : **30 euros**

Le Centre Communautaire dispose d'un self-service où vous pouvez prendre, éventuellement, vos repas de midi.

Pour toutes ces activités, vous êtes priés de réserver dès maintenant, auprès de :
ASPCJE chez André Cohen, 8 rue des Tanneries 75013 Paris ou
Centre Communautaire de Paris – tél. 01 53 20 53 53.

Hébergement :

Pour les participants venant de province ou de l'étranger, il est possible de réserver des chambres d'hôtel. Un des hôtels se trouve juste en face du Centre Communautaire. Les réservations doivent être faites assez rapidement. Si vous êtes intéressés, vous êtes priés de contacter le plus rapidement possible :

Joseph Chalom au : 01 43 41 80 57 Adresse e-mail : jochalom@noos.fr

Ou Karen au Centre Communautaire – Tél. : 01 53 20 53 53.

VIVRE EN EGYPTE PENDANT LA DEUXIEME GUERRE MONDIALE (I)

Notre ami Albert Oudiz, commence ici une chronique des années 1939-1945 en Egypte décrivant la vie quotidienne, ses transformations et ses bouleversements, survenus du fait de la Deuxième Guerre Mondiale telle qu'il l'a vécue dans son pays natal.

1939 - LE DERNIER ETE AVANT LA TOURMENTE.

Au lendemain des accords de Munich, le monde entier avait ressenti un sentiment de soulagement pensant que le danger de guerre était enfin écarté. Pourtant l'inquiétude de certains milieux diplomatiques et militaires, notamment en Grande-Bretagne était loin de s'être dissipée. C'est ainsi que, curieusement, la société d'aviation britannique où travaillait mon père, la B.O.A.C., (British Overseas Airways Corporation) décidait de transférer à Alexandrie dans le quartier de Ras-el-Tine, ses installations d'Almâza du Caire pour fuir le danger de bombardement de la Capitale en cas de conflit. Ma famille se transporta donc, avec meubles et bagages dans la seconde ville d'Egypte. À la veille de passer mes examens du Bac Égyptien 1ère partie, (*Thaqâfah 'âmmah*), je vécus les dernières semaines de ma scolarité au Caire, hébergé chez ma tante Marie, avant de rejoindre enfin les miens dans leur nouvelle demeure alexandrine.

Le quartier où nous résidions, était totalement différent du nôtre au Caire. On sentait dans la ville, du moins dans le quartier de Ramleh, quelque chose de plus soigné dans les rues, une atmosphère un peu moins « populaire égyptienne », un plus grand nombre de cafés et d'établissements au caractère européen, un peu plus de raffinement dans les toilettes des passants. J'ai retrouvé ma famille confortablement installée dans un immense appartement de sept pièces, le plus vaste que nous n'ayions jamais occupé, au premier étage d'un bel immeuble en arc de cercle donnant sur une vaste avenue, la rue Ambroise Rally, à Camp César (l'on disait aussi : Campo Cesare) à 100 mètres de la corniche

Les miens avaient déjà pris le pli de leur nouvelle vie et je me faisais l'effort d'un hôte de passage. Ma sœur Muriel était enchantée de sa nouvelle amie Marie Rose, membre d'une famille de notables, les Watouri. La plus jeune, Becky, était au mieux avec nos voisins de l'autre côté de la place, les Azoulaï, notabilités bien connues de la communauté. Pas de doute la famille Oudiz avait, en déménageant, franchi (oh ! si peu) un pas dans l'échelle sociale juive. Mon jeune frère, Robert, 8 ans, d'une maigreur inquiétante, suivait pour soigner une anémie pernicieuse, une thérapie dont je n'avais jamais entendu parler. Pour reconstituer ses globules rouges dont le nombre était tombé bien bas, il se rendait trois fois par semaine au port de pêche. Là, il se dirigeait vers le pêcheur qui avait capturé une tortue de mer et qui la maintenait

captive renversée sur le dos. Une queue de clients intéressés se pressait un gobelet à la main. Le pêcheur pratiquait alors une incision au bas du cou de la pauvre bête et remplissait des gobelets que lui présentaient les postulants. Robert, avalait avec peine le liquide encore tiède en se forçant quelque peu. Il faut cependant reconnaître qu'au bout de quelques semaines, il avait complètement régénéré son sang !!!

Pour l'oisif esseulé que j'étais, le principal agrément fut de me promener au bord de la Méditerranée, au spectacle sans cesse changeant et toujours fascinant. En particulier, je raffolais des couchers de soleils qui n'avaient aucun rapport avec ceux que l'on pouvait contempler en pleine ville du Caire. Chaque jour, le ciel se parait de couleurs somptueuses pour saluer le départ de l'astre du jour. Les nuances de l'horizon partaient de l'orange clair et éblouissant pour virer au rouge puis à un grenat de plus en plus sombre. Parfois, quelques nuages participaient à la féerie des couleurs. Ils embrasaient l'horizon ou bien s'étiraient paresseusement, s'effilochant en lambeaux de couleur pêche sur un fond d'azur. Puis, le disque solaire, commençait à regret semblait-il, sa descente dans la Méditerranée. Je ne quittais jamais le bord de mer sans, en mon for intérieur, lui fixer rendez-vous pour le lendemain.

Mon sentiment d'isolement s'acheva quand je fus rejoint dès la mi-Juillet par mes amis du Caire, joyeuse bande de garçons et de filles avec lesquels je passai l'un des plus beaux étés de ma jeunesse. Nino Mourad, Tiko Chemtob, Albert Piha, Jo et Frida Skinasi, Loufi Manni. Quelques fois, ma soeur se joignait à nous avec son amie Rosette S ainsi que ma cousine Z. Nous prîmes l'habitude de nous retrouver tous les matins sur la fameuse plage de Stanley Bay. On ne pouvait imaginer de plus grands plaisirs que ceux que nous dispensait cette superbe plage, bordant une baie en forme de croissant, et dont trois rangées de cabines superposées en soulignaient la ligne élégante. Les heureux locataires qui y étaient installés sortaient sur leur terrasse sièges, tables, transats et tout le nécessaire pour passer agréablement la journée. La bande de sable qui les séparait du bord de l'eau vibrait des mille couleurs des parasols dressés côte à côte. L'eau des deux bassins, le petit et le grand, était limpide et tiède, et agréablement agitée par des modestes rouleaux déferlants dont profitaient les baigneurs ainsi que les utilisateurs de périssoires pour

surfer quand ils arrivaient à prendre la vague. Ah ces périssaires ! Je rêvais de pouvoir en louer une, mais mon budget ne le permettait pas. L'une d'elles surtout, semblait me narguer, avec sa ligne élancée, sa façon nonchalante de glisser sur l'eau, et surtout le nom que son propriétaire, espiègle ou provocateur, avait tracé sur ses flancs en lettres rouges, cunéiformes proches des idéogrammes chinois, pour lui donner un caractère vaguement asiatique : « Ki San Fou ! ». L'envie m'en faisait grincer des dents.

Nous formions une joyeuse bande de garçons et de filles en compagnie desquels je passai un été inoubliable. Ignorant les rumeurs de guerre qui nous parvenaient, bien amortis, d'Europe, nous jouions, chahutions avec l'insouciance de la jeunesse, sans prêter attention aux prédictions alarmistes d'une fin de monde toute proche. Nous jouissions sans retenue des plaisirs de la plage, bains de soleil, bains de mer ; nous passions des heures à flirter avec nos charmantes amies, et quand, perturbés pas le plaisir trouble des jeunes corps dénudés qui nous entouraient, le feu montait à nos joues, nous allions chercher la fraîcheur apaisante de l'onde salée de la mer ou la douce caresse de la brise qui arrivait du large.

Gavés de soleil d'air tiède et de mer, nous pataugions sans arrêt jusqu'à épuisement et je regagnais l'après midi ma chambre fraîche où, après avoir assouvi une énorme fringale, je plongeais dans une sieste réparatrice. Le soir, nous nous retrouvions à la gare terminus des tramways de Ramleh et partions nous promener le long de la Corniche, rigolant et chahutant comme de jeunes chiots, éclatant de rire au moindre bon mot. La Méditerranée, parée des belles couleurs du soleil couchant, enchantait nos regards éblouis par la splendeur du panorama. Nous allions ensuite dîner chez Benyamine. Plats consistants et prix légers. Son foul était célèbre, ses falafels ne l'étaient pas moins. De plus, nous nous gavions de concombres et navets marinés, les fameux mékhallels, de salade baladi, de sauce téhîna et repartions, l'estomac bien calé, le tout pour une addition à la hauteur de nos moyens. Nous terminions par une longue promenade, goûtant à la douceur de ces belles soirées dans la ville qui nous accueillait de tous ses feux et de tous ses charmes déployés.

Une fois, nous avons sauté le pas et sommes allés passer une soirée dansante chez le célèbre pâtissier Pastroudis, ou plutôt, dans son café dansant, le « Monseigneur ». Cet établissement élégant et réputé était très couru. Un orchestre de jazz américain y faisait fureur, animé par un dynamique pianiste, Johnny Highsmith qui remportait tous les soirs un gros succès en jouant les airs à la mode : *A tisket, a tasket*, ou *Oh ! Johnny, Johnny won't you make your mind of*. Impressionnés par cette sortie à la limite des possibilités de nos portefeuilles, nous avons soigneusement épiluché la carte de l'établissement. Rien n'était à un prix inférieur à deux piastres. Soudain, Tiko, poussa un cri de victoire. « Ça y est, j'ai trouvé ! » s'exclama-t-il. Il désigna du doigt :

« Toasts Beurrés 1P.T.½ », et tout content, passa sa commande. On lui servit deux carrés de pain de mie toastés superposés coupés en diagonale, en deux triangles. Vers la fin de la soirée, on présenta l'addition. Les toasts beurrés comptaient double : trois piastres soit 1P.T.½, chaque triangle ! Tête désespérée de Tiko sous nos ricanements dénués de toute compassion.

Un jour, enfin, nous réalisâmes un projet qui m'était cher : aller à Ramla el Beida, (Ramleh la Blanche). Nous partîmes pour le port et après avoir débattu le prix du trajet avec l'un des bateliers, nous embarquâmes sur un cutter, sorte de petit voilier qu'utilisaient les pêcheurs. La brise marine qui gonflait les voiles était douce à nos corps nus. Les filles chantaient les airs à la mode. Les plus célèbres, à part les chansons de Charles Trenet : *Je chante* et *Fleur Bleue*, étaient les nouveau succès du crooner français Jean Sablon, dont j'aimais tant les douces chansons : *Vous qui passez sans me voir* et *Il ne faut pas briser un rêve* et qui faisait une belle carrière en Amérique avec *Two Sleepy people*.

Arrivés sur la belle plage de sable fin, nous plongeâmes directement dans l'eau caressante et claire. Cela n'avait rien à voir avec la plage de Stanley Bay. Le plaisir était presque charnel. J'admirai mon ami Albert Piha qui avait un style de crawl magnifique. Son corps brun fendait l'eau sans effort apparent et sa peau brune luisante me faisaient penser à un élégant cétacé se déplaçant dans son élément. Combien j'enviais son aisance, la pureté de ses gestes, le battement régulier de ses pieds qui le propulsait harmonieusement, le geste de ses bras qu'il déployait par delà ses épaules,.... C'était du grand art.

Les jours passaient dans l'enchantement de l'été et l'insouciance du lendemain. Nous étions bien loin des rumeurs de guerre qui obscurcissaient l'horizon des chefs de familles. Nous dansions sur un volcan mais nous ne le savions pas encore. Les journaux parlaient des menaces que l'Allemagne nazie faisait peser sur la paix du monde, mais l'incroyable optimisme de la plupart d'entre nous, rejetait bien loin, l'idée d'une confrontation qui pourtant, ne pouvait être que mondiale.

Vers la fin des vacances, mes amis repartirent au Caire et je demeurai oisif, isolé, ne sachant que faire de mes jours, dans l'attente d'une inscription qui s'avérait difficile dans un établissement scolaire de la ville. Brutalement réveillé de mon rêve, ressentant de plus en plus ce sentiment de solitude, pour faire face à ma nouvelle existence. Papa avait en vain cherché à m'inscrire dans un établissement de la ville pour ma deuxième année du Bac (Tawguiheyya), et en désespoir de cause, avait décidé de m'expédier au Caire où je prendrais pension chez ma tante pour suivre les cours du Lycée Français de Bab el Louk .

C'est alors qu'un coup de tonnerre ébranla le monde. Les armées allemandes envahirent la Pologne,

marchant sur Dantzig objet de leur revendication. C'était la guerre ! Les plus optimistes avaient cessé d'y croire, les pessimistes l'attendaient à tout moment. La paix mondiale vola en éclats, vers cette belle fin de l'été 1939. Les événements se déroulèrent avec le terrible enchaînement de l'inéluctable devant le regard d'un monde encore incrédule. Son ultimatum demeuré sans résultat, la Grande-Bretagne et la France déclarèrent la guerre à l'Allemagne le 2 septembre. L'inferral carrousel était déclenché. De son côté, l'U.R.S.S., rompant des négociations d'un traité anglo-franco-russe qui traînaient en longueur, s'empressait de franchir la frontière orientale de la Pologne pour prendre sa part du gâteau, et créer un zone tampon entre le IIIème Reich et elle.

L'Egypte n'était pas, en principe, concernée, mais la présence de l'Angleterre, puissance occupante l'incluait, même indirectement, dans cette partie de titans. Un sentiment encore flou d'incertitude et d'angoisse flottait dans les esprits, et même la barrière de la Mer Méditerranée ne suffisait pas à les dissiper. La vie pourtant, n'en fut pas bouleversée pour autant, dans les premiers temps. Rien ne semblait avoir changé si ce n'est les manchettes des journaux affichant en première page, l'avance des troupes allemandes, le bombardement de Varsovie, devenue ville martyre. Pourtant le gouvernement décréta le « black out » total dès la nuit tombée. Les réverbères des rues furent peints en bleu tout comme les phares de la totalité des véhicules. Une nouvelle génération de citoyens se créa, au statut mal défini, qui patrouillait les rues en criant à tue-tête, *taffy el nour*, (éteignez les lumières), par peur des raids aériens. Une chape de plomb s'était abattue sur la ville qui avait d'un coup perdu sa joyeuse animation. Les gens marchaient dans les rues, rasant les murs, évitant même de reconnaître des amis ou des relations, et chacun avait l'impression de porter sur ses épaules tout le poids des soucis de la terre.

Je me souviens de l'oppression qui me saisit alors que désœuvré attendant mon départ, je me promenais sur la Corniche. Le temps était subitement devenu d'une humidité glaciale qui pénétrait mes os. Les voitures glissaient en silence sur le macadam, leurs phares bleutés, myopes comme des taupes. Les garde-corps

qui bordaient la corniche, le long de la mer, dégoulaient d'une condensation abondante. Une tristesse incommensurable pesait sur la ville. Où donc était passée la joyeuse ambiance des mois précédents où nous croquions la vie à belles dents, les bains de mer à Stanley Bay, les soirées dansantes chez « Monseigneur » ?. Je rentrais précipitamment ne pouvant soutenir cette atmosphère étouffante qui amenait des larmes aux yeux. Deux jours plus tard je pris le train pour le Caire.

J'avais 17 ans, et comme tous les jeunes de mon âge à l'époque, une conscience politique très vague ne me permettait pas de me rendre compte de la gravité des choses. J'avais entendu parler des exactions et des attaques dirigées contre les juifs en Allemagne. Mais, comme tout le monde j'étais loin d'imaginer jusqu'où irait la barbarie nazie. Qu'allait-il advenir par la suite ?

Commencé dans la joie de vivre, l'insouciance et les réjouissances, l'été 1939 s'achevait dans l'angoisse du lendemain, la peur de l'inconnu et la promesse de longues nuits blanches. Que nous réserverait l'avenir ?

Pour le moment, mes soucis (bien légers) se limitaient à bien réussir mon année scolaire et à terminer mes études. La guerre, elle, continuait. Alexandrie, pourtant en dehors du champ de bataille, avait subi quelques bombardements. Un avion ennemi fut abattu entre Chatby et Camp César, et ma jeune sœur me racontait qu'elle s'était rendue sur la plage toute proche pour contempler, non sans une peur rétrospective, la carcasse de l'avion abattu..

Inscrit au Lycée Français du Caire, oppressé bien à mon insu par le spectre pourtant lointain de la guerre, je poursuivai sans grand enthousiasme ma scolarité, me demandant ce que deviendraient mes projets d'études supérieures en Europe. La route en était barrée et pour longtemps. L'avenir me paraissait bouché et cela n'était guère réjouissant. A ma déception était mêlée curieusement une inquiétude encore imprécise quant au sort que connaîtraient les juifs d'Egypte en général, ma famille et moi-même en particulier, en cas de victoire de la barbarie nazie.

Albert Oudiz (à suivre)

Nous disposons encore des livres suivants :

Alexandrie et autres récits de Jacques Hassoun
L'Égypte que j'ai connue d'Albert Pardo
Je viens d'un pays qui n'existe plus d'Albert Oudiz
Les derniers Juifs d'Égypte d'Edgar Sid

Que vous pouvez commander à André Cohen, 8 rue des Tanneries – 75013 Paris

Notre amie de Belgique, Suzy Vidal-Pirotte, rencontrée à Haïfa lors du Congrès Mondial, a bien voulu nous adresser un article dans un style personnel et charmant, sur cette fleur magique d'Égypte.

Suzy Vidal est née à Héliopolis, a fait des études en anglais, et est diplômée de l'Université Américaine du Caire. Sous le pseudonyme de Sultana Latifa elle a publié 7 livres, écrits tous en anglais, comprenant la triologie "The Jasmine Necklace" ainsi que des nouvelles, dont l'action se passe le plus souvent en Égypte.

A PROPOS DU JASMIN

Comment expliquer l'attrait particulier que le jasmin exerce sur nous les « Égyptiens » ?

Quand, jeune écolière ayant passé l'âge d'utiliser le bus scolaire, j'empruntais le métro du baron Empain, je me rendais à Héliopolis où se trouvait mon école secondaire toute proche de l'étrange et mystérieuse demeure du « Baron ». Les jours où soufflait le *Khamsin*, qui peignait de jaune les êtres et les choses, je contempiais à travers la fenêtre de ma classe cette villa que j'imaginai hantée par un vampire.

Dans le chemin que j'arpentais à l'heure matinale durant dix bonnes minutes, je sentais le délicieux parfum du *fol* (jasmin) qui flottait dans l'air et me tenait sous son charme. A regret je gagnais ma geôle scolaire. J'aurais pu m'attarder des heures durant devant un buisson de jasmin si, déjà en retard sur l'horaire, je ne craignais la sanction d'une sévère punition.

Les gens du pays confectionnaient des colliers avec une variété spéciale de *fol* qui, grâce à sa tige creuse était facile à enfiler sur le fil du collier. Aussi, pendant les soirées d'été, au Caire ou à Alexandrie, alors que nous sortions nous promener, les petits vendeurs couraient après nous en chantant « *Foll, foll* ». Ces colliers ne coûtaient que quelque menue monnaie, et nous procuraient cependant un plaisir sans mélange.

Mon père offrait souvent à chacun des membres féminins de la famille, au moins deux colliers. Quand nous nous rendions ensemble à un restaurant en plein air pour consommer une *birra Stella* accompagnée de *mezze* (amuse-gueule) sur lesquels nous nous précipitions, chacune de nous embaumait le parfum délicieux de la fleur.

J'essayais quelques fois de conserver la fraîcheur du *fol* au-delà de la nuit, mais le lendemain, il avait pris une teinte brune et perdu toute sa senteur. J'essayais également de conserver le collier dans le réfrigérateur mais, grosse déception, sans aucun succès. La vie vous offre ainsi de ces plaisirs fugitifs difficiles à capter.

Plus tard, nos petits amis (*boy friends*) nous offraient à leur tour ces charmants colliers. Le geste était significatif et comportait une sorte d'engagement.

Avons-nous jamais songé au travail qu'exigeait la confection de ces colliers qui pouvaient nous donner de fugaces bonheurs ? Sûrement jamais. En Égypte, tout nous paraissait facile et tout semblait nous être dû. L'homme qui grimpeait l'escalier de service pour nous livrer les pains de *talg* (glace), le *labbann* (laitier) qui nous portait le lait, les *zabbalim* (éboueurs) qui venaient jusqu'à l'étage, fût-il le cinquième, pour emporter nos poubelles, tout cela nous paraissait normal et dû.

Pour le jasmin cependant, ce n'était pas aussi simple. Il fallait d'abord et avant tout qu'il fût planté et au moment de la floraison, le cueillir, fleur par fleur. Je vois en imagination les villageois, accroupis devant la plante, enfilant les corolles une à une pendant qu'ils échangeaient des plaisanteries ou fredonnaient des airs populaires jusqu'à épuisement de la récolte. C'était probablement leur seul gagne-pain. S'ils n'arrivaient pas à écouler leurs colliers ce serait pour eux le régime réduit, peut-être uniquement *eich baladi ou bassala* (un oignon et une miché de pain).

Certaines choses nous rappellent de tristes souvenirs ; le jasmin par contre, nous fait toujours penser à des moments heureux. Dès que j'en sens le parfum je pense : « Oh oui, je me souviens du collier qui m'avait été offert », etc. etc. Au *fol*, sont toujours attachés d'heureux souvenirs mais jamais des larmes.

L'industrie française du parfum utilise toujours le jasmin. C'est la base de la plupart des produits raffinés des parfums de qualité. Sa senteur persiste alors que celle des autres fleurs est fugitive et insaisissable. Avant l'apparition des parfums synthétiques les ouvriers saisonniers en faisaient la cueillette, leurs paniers étaient pesés et ils étaient payés selon les poids des fleurs ramassées.

Au Congrès Mondial des Juifs d'Égypte à Haïfa, Albert Heimer qui avait lu mon livre m'apportait chaque jour un *fol* de son jardin. Il n'aurait pu m'offrir de plus précieux cadeau ! Ce geste signifiait beaucoup pour moi. Il suffisait que je ferme les yeux et hume cette délicate senteur et je revivais alors des scènes spéciales de ma vie en Égypte. Quand j'ai commencé à écrire, le titre de mon premier livre était déjà inscrit dans ma tête et se référait à cette fleur : « *The Jasmine Necklace* » (Le Collier de Jasmin).

Cette fleur est pour moi le symbole d'une vie heureuse et me conte de nombreuses histoires. Mes carnets de notes et mes livres contiennent souvent entre les pages des fleurs séchées. C'est ma passion. Même si leur odeur a depuis longtemps disparu, elles évoquent pour moi de nombreux épisodes de ma jeunesse.

Puis les années 1956 et 1957 ont pointé le bout de leur vilain nez. Comme nombreux étaient les Égyptiens qui souhaitaient ardemment se débarrasser de nous, nous avons été plus ou moins gentiment poussés vers un exil « volontaire ». Nous quittâmes finalement le pays mais quel crève-cœur cela était pour tous !

Y avait-il une meilleure manière d'accueillir les matins de chaque jour qu'un : *Sabah el foll* revigorant imagé et personnalisé ? N'est-ce pas un millier de fois meilleur que « Good morning » ou « Bonjour » ? Imaginez votre réveil entouré de la magie de cette fleur *Foll* ! Quelle plus belle manière de commencer une journée !

A la vue d'un tissu d'une blancheur éclatante vous vous exclamez : *Zayy el foll* (comme du *foll*). Ou, lorsque vous demandez à quelqu'un : *Ezzayyak* (comment allez-vous ?) et qu'il réponde : *Zayy el foll* vous pensez tout de suite que cette personne est parfaitement heureuse et qu'elle n'est pas près de grogmeler une réponse disant : « *Zayy el zeft* ! (comme du goudron). Ou bien encore, une maîtresse de maison fière de son intérieur dirait qu'il est : *Zayy el foll* !

En Égypte, cela faisait partie de notre culture mais nous ne nous en sommes rendu compte que lorsque nous en avons été privés

En ce qui me concerne et depuis mon départ, je n'ai jamais plus eu de collier de jasmin et je me demande si au Caire, avec la pollution qui l'empoisonne, les jeunes vendeurs pourraient encore courir après les dames en chantant *foll foll*

Ya khassaara ! Ehna rohna mein gheir el foll. (Quel dommage ! Nous sommes partis sans le *foll* !!!)

Suzy VIDAL-PIROTTE

NDLR. L'article a été rédigé en anglais et Albert Oudiz a assuré la traduction du texte comme celle de tous les termes arabes (en italique) qu'il comporte.

Fêtes et traditions

Les fêtes du mois de Tichri

Rosh Hachana

Le premier Tichri est le jour de l'An de l'année hébraïque. C'est l'anniversaire de la création du monde. La justice divine évalue les actions de l'homme afin de l'inscrire dans le Livre de la Vie. Les prières de ce jour là permettent à chacun de demander pardon au Créateur pour tous les péchés, même ceux qu'il n'a pas commis personnellement. Les prières sont rythmées par le son du *Choffar* soufflé dans une corne de bélier; chaque sonorité comporte une signification spécifique.

En Égypte, c'était encore l'été. Au retour de la synagogue, dans l'appartement aux volets mi-clos, régnait une belle fraîcheur mêlée à l'odeur de la *goyaofa* (goyave), fruit exotique très parfumé.

Jeûne de Kippour

C'est le jour le plus saint et le plus solennel des fêtes du calendrier hébraïque. Ce jour est consacré à la confession et à la repentance, afin d'obtenir le pardon divin. Le jeûne dure 25 heures pendant lesquelles il est interdit de boire, de manger, de fumer. Certains même ne parlent pas. Le son du *Choffar* marque la fin du jeûne solennel.

En Égypte, après la fin du jeûne, les personnes se dépêchaient de rentrer à la maison pour boire des citronnades, déguster les bons gâteaux: *baklawa*, *konaifa*, *ménéates*, *sambousseks*, ...

Le repas se composait de *tagarinas*, sorte de pâtes aux œufs et de poulet *sofrito*.

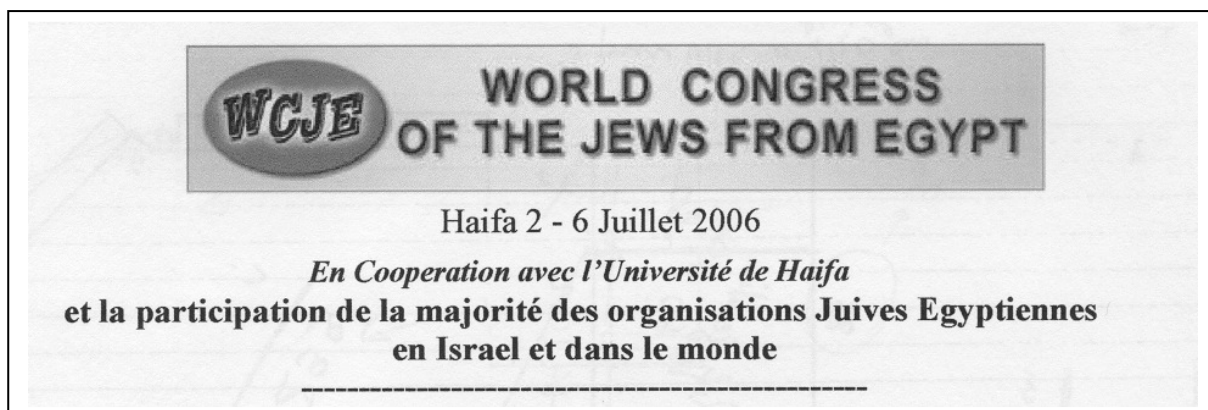
Souccot, la fête des cabanes

La *souccah* est une cabane fragile, construite avec des piquets et du cordage. Elle est recouverte de branchages laissant passer le jour. Cette fête commémore les campements des enfants d'Israël dans le désert lors de la sortie d'Égypte. La fête dure 7 jours; tous les repas sont pris dans la *souccah*.

Quelques jours après c'est la fête de "Simhat Thora" la réjouissance de la Thora, accompagnée de chants et de danses. En Égypte les enfants défilaient avec une bougie allumée plantée dans une pomme. La coutume voulait que des friandises soient offertes à cette occasion.

Extraits du livre de Renée Hakoun "Ecoute la voix et goûte le plat"

Nous vous recommandons très vivement de lire dans "*Tribune Juive*" n°20 de Septembre 2006, page 42: "Une lecture de Kippour: Jonas dans le ventre de la baleine", de Franklin Rauski.



Les participants sont unanimes pour dire leur grande satisfaction de la tenue de ce congrès.

UN GRAND BRAVO AU CONGRES WCJE DU 3 AU 6 JUILLET 2006 A HAÏFA

Une bonne douzaine de participants venus de France et parmi eux trois membres du bureau de l'ASPCJE : André Cohen, Emile Gabbay et Joe Chalom. Tous sont revenus enchantés.



Ada Aharoni, le maire de Haïfa et Levana Zamir

Ce congrès très bien organisé sous la houlette d'Ada Aharoni a même été au-delà de ses promesses, au niveau du nombre de participants, de la qualité des interventions, de l'ambiance excellente et chaleureuse, et d'une équipe nombreuse et dynamique. De plus ce congrès méritait totalement sa dénomination d'international puisque les participants étrangers avoisinaient la centaine.

La partie la plus importante du congrès était certainement les conférences, que nous ne pouvons malheureusement pas toutes citer : La Guéniza du Caire, la philanthropie juive entre le 19^{ème} siècle et les premières années du 20^{ème} siècle, la littérature des juifs d'Égypte, l'importance du multiculturalisme présenté par Ada Aharoni comme facteur de paix, la presse juive en Égypte présentée par Ovadia Yéroushalmi, les juifs dans le cinéma égyptien brillamment présentés par Eyal Sagui Bizaoui, l'immigration en Australie avec une intéressante comparaison avec la France, exposé par Racheline Barda, et enfin l'arabe parlé judéo-égyptien, présenté par le professeur Ariel Rozenbaum qui souleva l'enthousiasme de la salle.

Une autre activité qui eut beaucoup de succès et qui fit participer l'ensemble des présents était une vingtaine de « tables rondes » de 10 personnes chacune, avec à chaque table l'exposé des expériences individuelles de chaque participant. L'ensemble de ces exposés passionnants et vivants figurera dans le « Livre d'Or » du congrès, bientôt en impression.

Un autre « clou » du congrès fut consacré à « l'Association Internationale Nébi Daniel » dont l'objectif est la protection du patrimoine culturel et culturel du judaïsme alexandrin : registres, séfarims, cimetières, synagogues.



Les représentants de l'ASPCJE au Congrès



Le représentant de l'Ambassade d'Égypte au cours de son intervention



Tobie Nathan, originaire d'Égypte, représentant de l'Ambassade de France

Les dirigeants nous présentèrent de façon méthodique et très didactique la description des richesses à protéger et à conserver. Ils nous ont exposé le cheminement de leurs très importantes démarches dont l'aboutissement est à la fois si difficile à atteindre et si important.

La piste actuelle la plus sérieuse est le projet de création d'une ONG (organisation non gouvernementale) dont l'existence devra être avalisée par l'état égyptien (Le JOINT en ferait partie). Ce projet de création d'une ONG a été approuvé à l'unanimité des présents, qui ont aussi voté une souscription pour la réfection immédiate d'un des cimetières.

Toujours dans le cadre des projets destinés à assurer la pérennité de notre patrimoine s'est située la création d'une « Fondation Joseph Barda ». Son objectif est la création d'une chaire de Judaïsme Egyptien à l'Université de Haïfa, chaire qui sélectionnerait des chercheurs dans ce domaine. Joseph Barda investirait en préambule une somme de 500.000 dollars et entreprendrait une recherche de fonds octroyés par d'autres donateurs.

Pour conclure nous devons vous dire que notre Association, l'ASPCJE, a été très active durant ce congrès. Le mercredi 5 Juillet André Cohen, Joe Chalom et Emile Gabbay présentèrent longuement l'Association et ses activités. De nombreux exemplaires de « Nahar Misraïm » furent distribués à un public très demandeur (Il fallait voir tous les bras qui se levaient !). En même temps nous eûmes le plaisir de vendre plusieurs livres édités par « Nahar Misraïm ».



Joseph Barda, André Cohen, Joe Chalom

Et c'est aussi par le « bouche à oreille » que nous nous sommes faits connaître établissant ainsi de nombreuses relations, amicales et agréables.

Un grand bravo à Ada Aharoni, à Sara Rossano, à Itzik Sanua, à Jacques Perez, à la famille Bar On, à Lévana Zamir, à Elie Patan, et aux autres organisateurs dont certains sont des amis très proches et très chers.

Vos efforts ont été pleinement récompensés !

Inutile de dire à quel point nous avons été émus quand quelques jours plus tard votre belle ville de Haïfa a été bombardée. Nous souhaitons que cela ne se reproduise plus jamais !

RESOLUTIONS DU CONGRES MONDIAL DES JUIFS D'ÉGYPTE Haïfa, 2-6 juillet 2006

Article 1 : Les juifs d'Égypte et la promotion de la Paix.

Le Congrès Mondial des Juifs d'Égypte constituera à Haïfa, Ville de Paix, un Comité International formé par les représentants des juifs d'Égypte à travers le monde.

Ce Comité aura comme objectifs de préserver la culture et le patrimoine de la communauté ainsi que de développer et de promouvoir la recherche et l'étude de la littérature la concernant.

Il devra également promouvoir la paix entre Israël et ses voisins.

Le Congrès Mondial des Juifs d'Égypte s'adresse aux Pays Arabes ainsi qu'à l'Autorité Palestinienne pour leur demander de supprimer des programmes éducatifs toute expression de haine envers les juifs.

L'expérience passée des relations harmonieuses entre les juifs d'Égypte et leurs voisins arabes peut aider à favoriser la compréhension, la réconciliation et la paix dans la région.

Article 2 : Études et recherches concernant la littérature, la culture et le patrimoine des juifs d'Égypte en Israël et dans le monde.

Le Congrès Mondial des Juifs d'Égypte demande au Gouvernement Israélien et au Ministère de l'Éducation d'introduire dans les programmes scolaires et universitaires l'étude de l'histoire contemporaine, de la littérature, de la culture et du patrimoine des juifs d'Égypte incluant l'exil du 20^e siècle des juifs d'Égypte qui sera étudié sous différents aspects afin de faire connaître son histoire, le passé magnifique de cette communauté et sa contribution à l'Égypte et à l'État d'Israël.

Le Congrès encourage le développement du Centre Académique Israélien au Caire et souhaite qu'un centre équivalent soit établi en Israël par le gouvernement égyptien.

Par ailleurs, la « Fondation des Juifs d'Égypte » récemment créée par Racheline et Joe Barda à l'Université de Haïfa devra être encouragée tout comme d'autres instituts de recherche pour faire progresser l'étude des juifs d'Égypte en Israël et dans la Diaspora.

Article 3 : Le Patrimoine en Égypte.

Le Congrès Mondial des Juifs d'Égypte reconnaît les efforts incessants des communautés juives en Égypte et les remercie de préserver et de conserver le patrimoine actuel et :

a)- affirme son engagement à la protection, la préservation et le soin du patrimoine juif en Égypte ainsi que son entretien et à sa sécurité dans la durée,

b)- reconnaît l'urgence de copier les registres communautaires pour être archivés et certifiés par une autorité religieuse compétente et requiert du gouvernement égyptien et des dirigeants des communautés locales que leur autorisation dans ce sens soit obtenue sans délai,

c)- reconnaît la nécessité de créer une structure légale permettant aux organisations étrangères concernées de collaborer avec les responsables des communautés en Égypte afin d'assurer la préservation, la protection et l'entretien du patrimoine juif sur le long terme.

Elle aurait à charge de créer également un musée juif.

d)- reconnaît et soutient les efforts de l'Association Internationale Nebi Daniel conjointement avec l'American Jewish Committee (AJC), le Congrès Juif Européen et l'American Joint Distribution Committee (JDC) pour réaliser ces objectifs.

Article 4 : Publication du « Livre d'or du Congrès » 2006 et le « Livre d'or des Juifs d'Égypte » (2007).

Le Congrès Mondial des Juifs d'Égypte éditera et publiera le « Livre du Congrès » en hébreu, anglais et français.

En 2007, le Comité International du Congrès lancera le projet pour un « Livre d'or des juifs d'Égypte » dans ces trois langues avec un appel de fonds correspondant.

Article 5 : Création d'un musée des juifs d'Égypte en Israël.

Le Congrès Mondial des Juifs d'Égypte soutient la création d'un musée des juifs d'Égypte en Israël et lancera un appel de fonds pour sa réalisation.

Traduit de l'anglais par Robert Farhi

En fin du Congrès nous avons eu le regret d'apprendre le décès de Haïm Aharoni, l'époux d'Ada. Il avait contribué jusqu'aux derniers jours à la réussite de ce Congrès. Nous adressons à Ada Aharoni et ainsi qu'à toute la famille nos sincères condoléances et toute notre sympathie.

En marge du Congrès

Un petit tour à l'Institut Yad Ben-Zvi

Profitant de notre présence en Israël et avant le congrès de Haïfa, nous avons, André Cohen et moi-même, fait un détour par Jérusalem pour nous rendre à Yad Ben-Zvi où se trouvent quelques collections de journaux juifs publiés en Égypte au début du XXe siècle.

Yad Ben-Zvi est un institut qui contribue depuis de nombreuses décennies à la conservation du patrimoine juif des pays arabes et plus spécifiquement de celui d'Eretz Israël. Cet institut est installé dans le jardin de l'ancienne demeure d'Itzhak Ben Zvi, second président de l'État d'Israël, dans ce beau quartier de Réhavia à Jérusalem. Ce quartier, à flanc de colline, est composé de rues à simple ou à double courbure, bordées de maisons à deux étages en pierre blanche de Jérusalem, et qui, à pied, communiquent par de petites cours carrées en escalier ombragées de cyprès et d'eucalyptus. Loin des tensions qui règnent dans la Vieille ville, on est là dans un havre de paix. Quand on pénètre dans le jardin de Ben Zvi un petit chemin conduit, sur la droite, à l'institut et sur la gauche, à la bibliothèque haute de deux étages où nous nous rendons.

Nous avons été accueillis par M. Abraham Attal qui a été le directeur de cette bibliothèque et qui aujourd'hui encore y passe ses matinées. L'accueil, comme par le passé, a été extrêmement chaleureux. Nous avons ainsi pu photocopier quelques exemplaires de vieux journaux juifs d'Égypte tel que Tribune Juive, La Revue Sioniste, La Vara, La Renaissance Juive et d'autres.

Nous espérons vous faire participer au plaisir d'admirer quelques uns de ces journaux, que nous ferons figurer aux Journées du Judaïsme Égyptien de novembre 2006 à Paris.

On trouve aussi à l'institut de nombreux ouvrages sur les juifs d'Égypte, et des thèses présentées en Israël sur ce sujet. L'atmosphère de sérénité qui règne dans cet endroit, la gentillesse de tout le personnel en font un lieu de travail exceptionnel. Malgré le temps très court dont nous disposons, nous avons pu collecter suffisamment de documents sur le journalisme juif d'Égypte pour les exposer aux Journées du Centre Communautaire et pour illustrer la traduction de l'ouvrage d'Ovadia Yerousalmi, sur la presse juive en Égypte au XXe siècle, que nous mettrons bientôt à la disposition de tout le monde.

Emile Gabbay

Site internet

Notre ami Albert Pardo nous informe de la mise à jour récente - 25 août - de son site en précisant que la nouvelle adresse d'accès est :

<http://albert.pardo.free.fr/souvenirs-egypte.htm>

D'un simple clic sur la rubrique ou l'article qui vous intéresse, vous ferez apparaître TOUTES les NOUVEAUTES du mois, sans passer par les articles déjà parus.

Ce mois-ci, vous trouverez dans :

LE COURRIER DES LECTEURS : les lettres reçues.

LES ENVOIS DES LECTEURS : Réunion Mondiale des Juifs d'Égypte.

LE CHEMIN DE LA SAGESSE ET DU BONHEUR : 10 nouveaux proverbes.

L'UNIVERS DU REVE : un nouveau conte : Un Saint Homme.

LES NOURRITURES TEMPORELLES : envoyez-moi vos recettes : je n'en ai plus.

L'EGYPTE QUE J'AI CONNUE: dorénavant, deux articles par mois au lieu d'un.

LE COIN DE LA POESIE : KAN YOM EL-CHAM-EL-NESSIM de Liliane Saltiel.

LES CAHIERS DE MIMI : Une nouvelle Rubrique pleine de réminiscences.

LE COIN DE L'HUMOUR : vous aimez sourire ? alors lisez JE VOUS INVITE A MON ENTERREMENT .

APPEL :Je viens de mettre mon DERNIER CONTE dans cette Mise à Jour ; si vous en avez, envoyez-les moi : ils seront publiés sous votre nom.

Nous publions ici l'opinion intéressante d'un Israélien originaire d'Égypte, qui va à contre-courant des opinions très répandues parmi les juifs d'Égypte. Notre interlocuteur amène des précisions sur des points d'histoire fort méconnus du public, en particulier du public égyptien.

NASSER

En marge du Congrès International des Juifs d'Égypte.

Le congrès international des Juifs d'Égypte qui s'est tenu à Haïfa du 3 au 6 Juillet 2006 a été l'occasion de rencontres amicales parmi les délégués réunis des quatre coins du globe. Sur le plan culturel et dans le domaine du patrimoine de la communauté (l'une des plus anciennes du monde) ce congrès a suscité un vif intérêt parmi les délégués qui étaient fascinés par les richesses spirituelles de cette communauté dont ils avaient quelquefois une connaissance peu approfondie.

Les conférences sur les différents sujets tels que la Guéniza du Caire, la médecine au XII^{ème} siècle selon le Rambam (Maimonide), le journalisme juif égyptien, l'essor économique et culturel au XIX^{ème} siècle, les sources du cosmopolitisme caractéristique des juifs d'Égypte et de l'Égypte en général ont passionné le public et fait apparaître le haut niveau intellectuel des conférenciers, la plupart venus de différentes universités et instituts de recherche.

Cependant, il semble que le congrès n'a pas manifesté le désir de retracer les pages d'histoire de la dernière phase de la communauté avant sa disparition et sa dispersion à travers le monde, et il faut bien reconnaître que c'est la phase la plus difficile, la plus problématique et la plus traumatisante du judaïsme du pays du Nil, celle qui correspond à la montée du nationalisme égyptien, caractérisée par la grande figure historique de Nasser. Ce leader n'a pas joui de louanges au cours des débats et des aperçus historiques, la plupart étant emprunts de tendances subjectives et émotionnelles. Nasser qui avait nationalisé toutes les grandes entreprises égyptiennes et « égyptianisé » leur personnel et qui par-dessus le marché avait dépossédé de leurs biens un nombre notable de juifs et d'étrangers aisés - pour qui l'Égypte représentait le paradis et une source de profits faciles - ce Nasser ne pouvait que susciter l'indignation et même la haine parmi les délégués et cette attitude n'était pas favorable à l'élaboration d'une analyse historique impartiale de sa personnalité complexe.

Nasser a été et demeure le plus grand leader de l'Égypte moderne, égyptien « *asli* » (de souche) issu d'une famille pauvre et provinciale. Tous les chefs d'État et les rois qui l'ont précédé appartenaient à l'aristocratie féodale de provenance turque. Son rôle historique a été notoire dans le redressement social et économique des classes pauvres, dans la réforme agraire anti-féodale qui a rehaussé le niveau de vie des « *fellahins* » (paysans), dans la campagne

nationale pour endiguer le taux de natalité angoissant dans les villages (ici, le succès est douteux), dans l'industrialisation du pays, et donc l'augmentation de l'emploi parmi les pauvres gens. Il convient de souligner sa campagne contre l'analphabétisme et l'instauration de l'instruction publique gratuite obligatoire de caractère laïc (dans la mesure permise par l'establishment religieux !).

Si les juifs originaires d'Égypte prétendent souhaiter que leur pays natal soit un pays moderne, éclairé, qui puisse contrecarrer l'influence néfaste des éléments fondamentalistes arriérés et fanatiques de l'Islam, ils ne pourraient méconnaître le rôle qu'ont joué Nasser et « Les Officiers Libres » dans ce développement historique.

Il y a un autre aspect qui nous intéresse, en tant que juifs dont une bonne partie (le tiers environ) a adopté Israël comme nouvelle patrie et qui se trouve être la voisine de l'Égypte, c'est le traité de paix, conçu et élaboré par son successeur Sadate et signé à Camp David en 1979. Cette paix malgré tous les présages apocalyptiques a surmonté toutes les dures épreuves et les vicissitudes de la politique moyen-orientale.

Contrairement à ce qui est admis en général ce traité porte l'empreinte de Nasser et de son gouvernement. Lorsqu'on observe de près les méandres et les rebonds de la politique nassérienne on peut déceler « des aspects pragmatiques » malgré la prédominance du panarabisme militant qu'il prônait et qui portait un caractère anticolonialiste et anti-impérialiste et dans sa vision d'un Israël pro-occidental, implantation étrangère et hostile au monde arabe.

Bien qu'officiellement Nasser adoptait l'attitude extrémiste des arabes qui s'obstinaient à rejeter la légitimité de l'État juif et à méconnaître le désir des masses juives d'intégration dans cet État après la Shoah en Europe, il y a eu dans les années 1956 et 1967 des essais de renouer un dialogue avec les milieux gouvernants d'Israël aux moments qui ont précédé les deux guerres au Moyen-Orient. En 1956, la tension entre les deux États était à son comble après l'échec des agents israéliens à fomenter des actes de sabotage à Alexandrie (affaire Lavone ou « Pérashah ») et une série d'incursions de Fédaiounes palestiniens qui semaient la terreur dans le sud d'Israël, parmi les habitants israéliens voisins de la bande de Gaza. Israël riposta par des violentes représailles contre les avant-postes de l'armée égyptienne cantonnée à Gaza. Dans l'été de cette même année, Nasser fit volte-face et proposa une

rencontre entre les représentants des deux pays, quelque part en Méditerranée (sans doute à Chypre). Ben Gourion accueillit cette initiative avec beaucoup de froideur. Les partisans de la paix à cette époque critiquèrent à qui mieux mieux cette réaction de la part de celui qui était le chef du gouvernement et ministre de la défense d'Israël. Ces faits n'ont jamais été publiés dans la presse ni radiodiffusés, mais évoqués et commentés dans certains hebdomadaires et bulletins.

On ne peut que spéculer sur les intentions de Nasser dans cette proposition : peut-être le désir inavoué d'éviter la confrontation avec Israël malgré les engagements politiques avec les Palestiniens et autres qui risquaient de l'entraîner involontairement vers le conflit militaire. Si cette thèse est vraie on ne peut que déplorer qu'en 1967 cette prudence n'exista pas dans sa stratégie et dans ses déclarations ostentatoires (« si les Israéliens désirent la guerre, Ahlan wa Sahlan, nous sommes prêts »). D'autre part, la réaction de Ben Gourion, caractérisée par l'indifférence et le manque d'intérêt, était assez compréhensible vu sa grande angoisse devant le caractère nettement panarabe de la politique moyen-orientale de Nasser qui suscitait chez lui et chez les politiciens de son entourage « le cauchemar » ou la hantise de l'isolement d'Israël au milieu d'un monde arabe uni et hostile, armé d'armes soviétiques. De nos jours on sait combien cette hantise était peu fondée, et les commentateurs israéliens avec beaucoup d'autres dans le monde occidental n'avaient aucune notion de l'ampleur des tensions et des conflits internes au sein du monde arabe, ainsi que des divergences d'orientation créées par l'apparition du fondamentalisme islamique et de sa progression infernale.

La seconde tentative de dialogue entre les deux pays a vu le jour en 1967 et était à l'initiative du chef des services d'information de l'armée d'Israël, un général nommé Amit, qui a dévoilé, l'an dernier dans « Yédiot Aharonot » (le plus grand tirage d'Israël) toutes les démarches faites pour le succès de cette initiative. Par l'entremise d'un homme d'affaires « calé » en politique moyen-orientale et familier des couloirs de l'appareil gouvernemental égyptien, des contacts furent établis avec l'homme de confiance de Nasser, un militaire qui lui avait sauvé la vie lors d'un attentat dirigé contre lui. Il faut ajouter que l'initiative a vu le jour quand le pouvoir en Israël était aux mains de Lévy Eshkol, rival de Ben Gourion, homme modéré et tolérant mais quelque peu hésitant. Nasser accueillit favorablement l'initiative mais exigea en preuve de bonne foi qu'un

représentant israélien fut dépêché au Caire, rejetant l'idée d'une rencontre dans un pays neutre. C'est alors que les conseillers politiques et les experts orientalistes figés dans leurs conceptions et leurs préjugés anti-arabes mirent tout en œuvre pour dissuader Lévy Eshkol ; l'exigence égyptienne fut considérée inadmissible et le rejet de l'initiative en fut le résultat inévitable.

On sait maintenant qu'au cours des années entre les deux guerres et avant le traité de paix de 1979 ont eu lieu plusieurs rencontres, échanges de vue, schémas de règlement pacifique au niveau de conseillers, de représentants gouvernementaux ou d'intermédiaires. Aucun n'a provoqué de retentissement quelconque à part la déclaration en 1970 du général Yigal Alon (un des plus célèbres généraux de la Guerre d'indépendance, qui parlait couramment l'arabe) qu'il recevait de temps à autres des chaleureuses salutations du Colonel Nasser. Cette révélation donnée devant une conférence à des élèves d'école secondaire, en réponse à une question provocatrice d'un des élèves, a été perçue comme un coup de théâtre sur la scène politique d'après la Guerre des six jours, alors que Nasser figurait comme l'éternel ennemi. Pour ceux qui étaient un tant soit peu « calés » dans les pages d'histoire de la guerre d'indépendance il n'y avait rien de surprenant. Le colonel Nasser était le commandant d'un régiment en 1942, qui était encerclé de toutes part par les forces israéliennes à Faloudja dans le sud et qui avait des contacts avec Yigal Alon. Le fait est, que cette rencontre et leurs conversations sont publiées dans un essai historique paru dans les années 60 et écrit par deux jeunes historiens. Parmi les propos tenus entre les deux commandants (cités dans cet ouvrage intitulé « Chalom, Chalom...vé ein chalom » - Bonjour, bonjour...et pas de paix) il faut souligner les lignes suivantes :

Allon : « Colonel, vous ne pensez pas que votre tâche n'est pas ici, et que vous avez beaucoup à faire chez vous ? »

Nasser : « Ma place n'est pas ici. Ma place est sur les rives du Canal de Suez ».

Allusion claire à la lutte anti-colonialiste et anti-britannique de l'Égypte, et critique voilée contre la contrainte de participer à une guerre qui lui était étrangère.

Ces dernières lignes qui s'ajoutent aux précédentes sont destinées à démanteler l'image stéréotypée et imbue de propagande tendancieuse d'un grand leader. Mais l'histoire nous assume le devoir de décrire objectivement tous les aspects de sa personnalité.

Yossef Dwek
Juillet 2006, Haïfa

NDLR : A propos du traité de paix avec Israël, nous pensons que l'attitude de Sadate, qui s'est déplacé en allant en Israël, a été toutefois en rupture avec celle de Nasser. Par ailleurs, Sadate avait mis fin à la relation privilégiée de l'Égypte avec l'Union soviétique (renvoi de 20000 conseillers soviétiques en Juillet 1972).

Racheline Barda a bien voulu nous envoyer le texte de sa présentation au Congrès de Haïfa, où elle obtenu un très vif succès. Son étude, fort intéressante, a donné lieu à une thèse de doctorat qu'elle a soutenue à l'Université de Sydney en Australie. (Les notes du texte sont reportées en page 19)

LES JUIFS D'EGYPTE EN AUSTRALIE ET EN FRANCE, STRATEGIES D'ACCULTURATION

En Égypte, les juifs formaient une communauté principalement urbaine, cosmopolite et multiethnique. Ils vivaient aux côtés d'autres communautés minoritaires de différentes origines ethniques et religieuses. Ils avaient de ce fait développé une identité plurielle qui a largement contribué au succès de leur intégration dans de nouvelles sociétés, après avoir été expulsés d'Égypte.

Dans la thèse de doctorat que je viens de présenter, je me suis penchée sur la question de l'émigration des juifs d'Égypte vers l'Australie, en m'appuyant sur les témoignages oraux de plus de 90 interlocuteurs. Afin d'avoir une base de comparaison, j'ai également jeté un bref regard sur l'expérience d'un autre groupe de juifs d'Égypte, cette fois-ci dans un contexte culturel très différent, tel celui de la France. J'ai choisi la France parce que, après le Brésil, c'est la diaspora qui a reçu le plus grand nombre de réfugiés égyptiens. En effet, alors que moins de 2000 d'entre eux ont émigré en Australie, plus de 10.000 ont choisi de s'installer en France. Malgré la différence numérique et culturelle, j'ai trouvé des éléments communs aux deux expériences. Aujourd'hui, je vais exposer brièvement la problématique de l'identité et les stratégies d'intégration et d'acculturation dans les deux contextes.

Qui étaient-ils ces Juifs d'Égypte qui ont choisi l'Australie, un pays aux antipodes du monde occidental, « the Edge of the Diaspora » ?¹ Leur immigration a commencé en 1947/48, quand de jeunes « pionniers », qui avaient compris que les jours des juifs en Égypte étaient comptés, sont venus à la recherche de nouveaux horizons et d'un avenir plus sûr. Mais la majorité est arrivée après la guerre de Suez de 1956.

C'était donc, tout d'abord, ceux qui avaient déjà de la famille dans le pays ; ensuite les « expulsés », principalement les sujets britanniques qui avaient acquis cette nationalité pour services rendus à la Couronne, et qui avaient eu le choix de s'installer dans n'importe quel pays du Commonwealth ; ceux qui avaient eu une éducation anglaise en Égypte et qui avaient une meilleure connaissance de la langue ; les apatrides (y compris les Égyptiens qui avaient été privés de leur nationalité), qui n'avaient pas obtenu de visa d'entrée dans d'autres pays et enfin les Italiens, les Grecs, les Français, et tous ceux qui avaient été, soit arrêtés, expulsés ou privés de leurs moyens de survie et qui cherchaient un pays aussi éloigné que possible de l'instabilité politique du Moyen-Orient.

Ils sont donc arrivés en Australie à un moment où le pays, jusque-là en majorité anglo-saxonne, subissait une transformation fondamentale au point de vue ethnique et démographique. Pour la première fois dans son histoire, le gouvernement australien voulait accroître sa population en absorbant des centaines de milliers d'émigrants qui n'étaient pas de souche anglo-saxonne tout en réintégrant ses anciens combattants dans la vie civile. Pour préparer l'arrivée de cette multitude, il fallait de la main d'œuvre car l'infrastructure économique et sociale devait être développée afin que ces derniers venus puissent trouver logement et travail.

La plupart des immigrants juifs d'Égypte venaient d'un milieu privilégié mais ils avaient été totalement dépossédés par le régime nassérien, particulièrement après la guerre de Suez. Plusieurs d'entre eux se sont adressés à la HIAS (Hebrew Immigrant Aid Society) pour obtenir une aide financière durant leur période de transit en Europe et, selon les cas, pour payer les frais de passage pour l'Australie. Obtenir un visa pour l'Australie n'était pas facile surtout pour les juifs du Moyen Orient qui n'étaient pas tellement les bienvenus dans le contexte d'une politique d'immigration sélective dite « White Australia Policy ». En effet, il y avait un préjugé officieux qu'ils étaient « de couleur ». Une fois arrivés à destination, ils ne pouvaient compter que sur l'aide de la famille et des amis, et, jusqu'à un certain point, sur les institutions juives locales qui étaient déjà submergées par l'arrivée des réfugiés juifs de Hongrie. Le gouvernement australien ne leur accordait aucune assistance, car il était toujours entendu que la communauté juive locale était seule responsable de la réception et de l'intégration des immigrants juifs.² Par un processus d'immigration en chaîne, la majorité des réfugiés égyptiens ont choisi de s'installer en premier lieu dans la ville d'Adélaïde, capitale de l'Australie du Sud. Ils ont créé un bouleversement de grande envergure sur la petite communauté juive locale, qui voyait son effectif presque doublé. Le reste du contingent égyptien s'est réparti de façon égale entre les villes plus importantes de Sydney et

Melbourne. Les premiers temps ont été durs mais, à part quelques exceptions, la plupart des juifs d'Égypte semblent s'être adaptés sans trop de difficultés au problème initial de la langue et d'intégration en formant leur propre réseau d'aide mutuelle et en habitant à proximité les uns des autres.³ Il est certain que leur niveau d'éducation relativement élevé, leur habileté linguistique et leur éthique du travail ont constitué des atouts importants en ce qui concerne leur intégration économique. De plus, étant donné que l'Australie n'avait pas de chômage à l'époque, mes interlocuteurs ont pu trouver de l'emploi assez rapidement.

La question qui m'a surtout intéressée a été leur intégration culturelle dans la société australienne. La plupart d'entre eux ont débarqué avec un bagage culturel franco-égyptien, et une connaissance de l'anglais généralement assez précaire. Il n'y avait pas à l'époque de programme d'enseignement systématique et intensif de cette langue pour les immigrants qui ne transitaient pas par les centres d'accueil gouvernementaux. Il est évident qu'en début de parcours, les juifs d'Égypte dont j'ai recueilli les témoignages, se sont sentis aliénés par rapport à leur nouveau contexte socioculturel anglo-saxon. Quelles stratégies ont-ils donc utilisées pour s'intégrer à la monoculture de la société australienne et en quoi leur expérience « levantine » de cohabitation avec des cultures diverses a-t-elle contribué à cette intégration ?

Il est important de noter que les réfugiés égyptiens sont arrivés en Australie avant que le terme « multiculturalisme » ne soit à la mode, à une époque où le pays traitait la diversité culturelle par l'exclusion en application de la politique de 'White Australia'. Les émigrants étaient définis en terme de race plutôt que d'ethnie.⁴ La politique d'assimilation était prédominante et exigeait que toute autre appartenance nationale, culturelle et linguistique soit abandonnée.⁵ Comment les juifs d'Égypte pouvaient-ils se conformer à ce moule unique, étant donné la nature plurielle de leur identité ?

En fait, ils n'ont pas pu se classer dans une catégorie bien déterminée, ce qui est vrai d'ailleurs pour la plupart des émigrants. La majorité de mes interlocuteurs s'identifiaient d'abord en tant que juifs, comme la plupart des juifs australiens, bien que le niveau de leur pratique religieuse était plutôt faible.⁶ Leur sens d'identité juive était plus un sentiment d'appartenance au peuple juif avec lequel ils partageaient un certain nombre de rites et de traditions. Par exemple, une de mes interlocutrices, tout en se déclarant athée, admettait que le fait d'être née juive l'a en quelque sorte déterminée: '*C'est une chose que je ne peux rejeter ou nier. Je suis ce que je suis, le produit d'une famille qui était traditionaliste mais pas religieuse.*' Tous mes interlocuteurs ont revendiqué une série d'autres identités qui font partie intégrale et irréfutable de qui ils sont, comme l'a exprimé l'interlocuteur suivant:

*My heart is Jewish. Now I am Australian but I see myself as a person with more than one identity, Italian to some extent but more Egyptian. I think like them [the Egyptians]. I was brought up with them ... I lived with them all my life; we spoke the same language.*⁷

Ayant vécu au sein de sociétés levantines, où l'identité était souvent négociable, où les gens passaient d'une langue à l'autre sans effort, et où diverses cultures se côtoyaient, les juifs d'Égypte avaient acquis les stratégies nécessaires pour jongler avec la diversité linguistique, ethnique et religieuse selon le temps et le lieu. Cette capacité a été bien illustrée au cours de mes interviews. Un exemple typique est celui d'un interlocuteur Caraïte, qui, comme la plupart des Caraites en Égypte, avait un prénom et un nom de famille typiquement arabe, ainsi qu'un deuxième prénom juif. Il m'a raconté comment il passait d'une identité à l'autre, selon le contexte et pouvait donc fonctionner dans le monde oriental et le monde occidental, grâce à cette dualité.⁸

Dans la plupart des cas, mes participants ont gardé un souvenir positif du pays de leur naissance. Ils ont préservé certains éléments de leur ancienne culture, tels que les langues, la mentalité, la cuisine et même l'humour. Certains ont gardé une bonne connaissance ou du moins une compréhension de la langue arabe. Le français est demeuré la langue qu'ils utilisent le plus au sein du cercle familial et avec leurs amis, particulièrement dans les foyers où mari et femme sont originaires d'Égypte. La moitié du groupe que j'ai interrogé a exprimé une profonde identification avec la culture française. Presque tous les membres du groupe juif égyptien ont maintenu des relations sociales entre eux et avec d'autres Égyptiens non juifs, ce qui souligne cet esprit d'ouverture qui est inné en eux. Plus ils avancent en âge, plus ils s'identifient au monde de leur passé, ce qui est le cas pour la plupart des gens mais particulièrement pour les immigrants dont le passé et le présent appartiennent à deux mondes différents.⁹ Il n'empêche que, vu leur petit nombre, les juifs d'Égypte en Australie n'ont pas créé leurs propres institutions au sein de la communauté juive environnante, à part leur participation à la fondation d'une synagogue sépharade à Sydney et à Melbourne avec leurs coreligionnaires irakiens et indiens. Ils ont, en général, préféré se joindre aux institutions déjà existantes et adapter leur manière d'être à celle de leurs hôtes, exception faite du cas d'Adélaïde. Dans ce contexte, ils se sont montrés beaucoup plus entreprenants et, de par leur concentration démographique au sein d'une petite communauté, ont occupé une place plus prédominante que leurs compatriotes de Sydney et de Melbourne.

La complexité et l'ambivalence des identités multiples et conflictuelles des juifs d'Égypte ont rarement été comprises dans leurs diverses patries d'adoption et le dilemme a persisté. Qui étaient-ils ? Là où ils se trouvaient, ils devaient toujours s'expliquer,¹⁰ Même en France où ils connaissaient la langue souvent mieux que les Français eux-mêmes, leur accent les identifiait immédiatement aux yeux de ces derniers comme n'étant pas des « Français de France ». On leur demandait et on leur demande toujours: « Mais, d'où venez-vous ? » L'ironie était qu'en Égypte, ils n'étaient jamais considérés comme Égyptiens mais ils l'étaient aux yeux de leurs nouveaux hôtes juifs et non juifs dans les pays qui les avaient accueillis. Ils comprenaient que les non juifs puissent faire cette confusion mais ils ne l'appréciaient pas venant de leurs coreligionnaires. Cette attitude est révélatrice du fossé culturel qui existait entre les Ashkenazim majoritaires et les Sephardim minoritaires en Australie, un point que j'ai relevé dans ma thèse. Néanmoins, les juifs d'Égypte en Australie semblent avoir été acceptés plus rapidement et plus facilement par la communauté juive environnante que les juifs irakiens ou indiens, peut-être à cause d'une perception qu'ils étaient plus occidentaux.

D'autre part, mes participants sont généralement restés à l'écart d'un engagement politique et seul un petit nombre a joué un rôle prédominant dans les institutions communautaires juives, à l'exception de ceux d'Adelaïde. Ils se sont mêlés sans problème à la majorité Ashkénaze dans les synagogues, les écoles juives et les diverses activités communautaires. Aujourd'hui, ils se considèrent comme des juifs Australiens mais ils gardent toujours les signes de leurs autres identités, à travers leur accent, la langue qu'ils utilisent dans leur cercle familial, le genre de nourriture qu'ils partagent quand ils se réunissent et leur vision du monde.

Compte tenu de ce qui précède, comment mes interlocuteurs australiens se comparent-ils aux interlocuteurs français ? Comme il a déjà été indiqué, ces derniers représentaient une communauté au moins cinq fois plus grande. Par conséquent, ils étaient bien plus à même de sauvegarder leur identité et s'affirmer en tant que groupe autonome. Une fois de plus, la culture est au centre du problème. À part les raisons de famille, opportunités économiques ou sécurité politique - communes aux deux immigrations - la raison fondamentale pour laquelle la France a été choisie comme lieu de refuge par autant de juifs d'Égypte était leur profonde identification à la langue et à la culture françaises.

Le profil ethnique, culturel et social des réfugiés d'Égypte qui sont arrivés en France était très semblable à celui de leurs compatriotes en Australie. Leur immigration a commencé au début des années cinquante et s'est précipitée après la crise de Suez. À l'époque, la France traversait une période dynamique de reconstruction, après les ravages des années de guerre et d'occupation. C'était l'époque des 'Trente Glorieuses', les trente années depuis la libération en 1945 jusqu'à la première crise de pétrole en 1973, qui ont été marquées par une croissance économique forte et une transformation économique et sociale. La France avait besoin de travailleurs. Les juifs d'Égypte qui étaient Français ont pu trouver du travail assez rapidement étant donné leur niveau d'éducation et leur expérience. La situation était plus difficile pour les apatrides mais grâce à l'aide des agences juives internationales et françaises telles que l'American Joint Distribution Committee (AJDC), le Comité Juif d'Action Sociale et de Reconstruction (COJASOR), à l'aide de leurs propres compatriotes plus fortunés, ainsi qu'une assistance limitée du gouvernement français, ils ont réussi, la plupart du temps, à s'installer en France. Leur stratégie d'intégration a été encore une fois la solidarité, le travail et pour les jeunes, l'accès à l'enseignement supérieur. En fait, autant en France qu'en Australie, les juifs d'Égypte se sont trouvés face à une conjoncture socio-économique très similaire et ils s'y sont intégrés relativement bien. Il est évident que les conditions ont été toujours plus difficiles pour les personnes âgées et sans qualification.

Leur acceptation dans la société française a été plus problématique. En dépit de leur familiarité avec la langue et la culture du pays, mes interlocuteurs m'ont souvent avoué que malgré leurs efforts d'intégration, ils étaient considérés comme étrangers et traités avec un certain dédain par les Français, du moins au cours des premières années. Cinquante ans plus tard, bien qu'ils se sentent bien intégrés dans la société française, c'est avec leurs anciens compatriotes qu'ils se sentent plus à l'aise et avec qui ils socialisent régulièrement et maintiennent de profonds liens d'amitié.

J'ai souvent posé la question: « comment vous décrivez-vous aux autres ? » L'un d'eux m'a répondu, un peu sur la défensive: « *Je ne me décris pas mais en tous cas, ça dépend de la personne qui me le demande. En principe, je dis le moins possible mais si quelqu'un comme vous me le demande, je qualifierai ma réponse davantage.* »

En revanche, leur propre perception de leur identité était plus nette: « *juif d'Égypte, Français par la culture, par choix et non par naissance* ». J'ai détecté une certaine tension dans cette réponse qui m'a été donnée par quelqu'un qui, pourtant, habite la France depuis 55 ans. Pour d'autres, il n'y a pas de tension entre l'identité religieuse et nationale, comme me l'a déclaré cette participante: « *Je suis juive d'abord mais je suis Française à fond, à mort. La France m'a tout donné* ».

D'autres débattent encore de la question de leur identité et de ses multiples facettes. Un cas particulièrement intéressant est celui d'un interlocuteur dont les origines sont grecques de Corfou (où l'on parlait encore le

vénitien), italiennes de Trieste, françaises et turques. Depuis son exode, il a vécu consécutivement en Italie, France, et finalement en Grande-Bretagne. Il parle donc quatre langues en plus de certains dialectes régionaux. Quand je lui ai demandé quelle était son identité profonde, il a hésité: « *Je me sens plus proche de la culture française mais je veux toutes mes autres cultures à la fois* ». En d'autres termes, la condition cosmopolite qui constituait en fait l'essence de la vie en Égypte pour les élites minoritaires, était sa condition préférée. Comme nous l'a dit hier Eyal Sagui Bizawi, le conférencier qui nous a parlé des juifs dans le cinéma égyptien, « *qui sont les juifs d'Égypte, rien du tout ou tout à la fois* ».

Par ces quelques commentaires sur la question de l'identité, il est clair que c'est un problème qui a affecté mes interlocuteurs français sur le plan émotionnel et qu'ils ont tenté de le résoudre sur le plan intellectuel. En fait, contrairement à mes interlocuteurs australiens qui étaient de tous les âges et de diverses formations, la plupart des participants français étaient plutôt jeunes du moins lorsqu'ils sont arrivés. C'était un groupe d'intellectuels, extrêmement acculturés tout en étant profondément engagés dans la préservation et la transmission de leur héritage culturel à la génération suivante. D'autre part, pour ce qui est des pratiques religieuses et d'affiliation à des synagogues, le niveau semble encore plus faible que celui de leurs compatriotes en Australie. Il est clair que la laïcisation qui règne dans le monde intellectuel en France les a fortement influencés. Le fait qu'ils s'identifient en tant que juifs d'Égypte est un phénomène plutôt culturel que religieux mais la majorité a quand même exprimé un sens de solidarité vis-à-vis d'Israël.

En tant que Sephardim, les juifs d'Égypte en France s'identifient au groupe dominant de la communauté juive française, celui des Nord-africains, avec qui ils partagent non seulement une tradition ethnique et religieuse mais également une expérience de vie dans un pays arabe, une multiplicité de langues et une immigration relativement récente. Par conséquent, ils ne se sentent pas aussi vulnérables dans leur ethnicité que le groupe de juifs d'Égypte en Australie. En effet, ces derniers ne représentent qu'une petite minorité au sein de la communauté juive qui est à majorité ashkénaze et leur spécificité en tant que Séphardim est difficile à maintenir au niveau de la seconde génération.

Une autre différence fondamentale entre les deux groupes est celle de l'antisémitisme. Aucun des participants australiens n'a rapporté un seul incident de ce genre tandis que les participants français sont demeurés très conscients d'un antisémitisme latent dans certains milieux français. Certains ont été verbalement agressés par des commentaires ouvertement antisémites. Depuis l'an 2000, avec la montée d'un antisémitisme déguisé en antisionisme, la communauté juive française éprouve un sentiment croissant d'incertitude et j'ai repéré des traces de cette anxiété chez certains de mes interlocuteurs. L'un d'eux m'a avoué '*Je sens qu'un jour viendra où nous devons refaire nos valises et quitter cette terre d'accueil*'. L'Australie d'autre part, est devenu un pays multiculturel et généralement tolérant, où un habitant sur cinq est originaire d'un autre pays, et où les accents étrangers font partie du paysage. Quand on vous pose la question: 'D'où venez-vous', ce n'est pas un signe d'exclusion mais un signe d'intérêt. Malgré leurs différences ou plutôt à cause d'elles, les juifs d'Égypte en Australie font partie intégrale de la nation.

Basées sur les diverses données obtenues au cours de mes interviews, les caractéristiques de l'échantillon australien seraient donc une diversité ethnique, un multilinguisme, une forte identité juive traditionnelle, des valeurs familiales solides, un esprit ouvert et tolérant et surtout une habilité de s'adapter à d'autres milieux culturels sans pour cela abandonner sa propre culture.

L'héritage juif égyptien des deux groupes que j'ai étudiés constitue un indice ethnoculturel plutôt que religieux. Les Français et les Australiens partagent certaines caractéristiques tel que des souvenirs collectifs, à la fois doux et amers; une ou deux langues et souvent plus, une tradition religieuse, principalement sépharade mais pas exclusivement puisque les Ashkenazes sont aussi représentés, une éducation française ou anglaise, un sens de l'humour, et une cuisine méditerranéenne. A cause de ce que Joel Beinin a appelé leur « cosmopolitanisme levantin », ils ont intériorisé des stratégies qui leur ont permis de vivre en symbiose avec d'autres groupes ethniques.¹¹ Dans leurs nouvelles diasporas, ces stratégies les ont aidés à s'intégrer sans trop de heurts, tout en préservant le caractère pluriel de leur identité. Comme leurs compatriotes dispersés à travers le monde, ils représentent la dernière génération des juifs d'Égypte. Leur spécificité ne peut que se diluer et graduellement disparaître car il est inévitable que leurs enfants s'intégreront de plus en plus à la culture de leurs pays d'adoption. Leur histoire fait partie de l'Histoire des juifs des pays arabes, de leur expulsion et de leur dispersion. Il y a des leçons à tirer de leur expérience en tant qu'immigrants, des leçons sur le processus d'intégration et de reconstruction de l'identité, sur les diverses stratégies pour assurer le succès d'une acculturation et la valeur d'une identité multiculturelle et interculturelle. C'est pourquoi l'étude de leur vie en Égypte aussi bien que leurs péripéties une fois qu'ils sont sortis d'Égypte, 'Out of Egypt' comme l'a si bien dit André Aciman, est cruciale pour la peinture d'un tableau complet de l'histoire de la communauté juive d'Égypte.

Racheline Barda
WCJE, Haifa, Juillet 2006

¹ Titre d'un livre de Suzanne D. Rutland, Sydney: Collins Australia, 1988, une historienne australienne dont la spécialité est l'immigration juive en Australie

² Rutland a relevé ce point dans sa thèse de doctorat, 'L'Histoire de la communauté juive australienne, 1945-1960', Université de Sydney, 1990, p.104: 'The Australian government, both Labor and Liberal, insisted that the reception and integration of the refugees was the responsibility of the Jewish community. No government funds were to be expended on Jews because of the fear of political repercussions. The task of accommodating the newcomers and helping those in need to find their feet in a new land was assumed by the sponsors of the refugees. Australian Jewish Welfare Societies ... directly sponsored some of the refugees and acted as a backup service for those who were sponsored privately but required assistance.'

³ Environ 40 à 50 familles, qui ont immigré en Australie en 1952, par un processus de chaîne, se sont toutes installées à quelques kilomètres les unes des autres, dans les quartiers sud de Sydney, tels que Beverly Hills, Bexley, Hurstville, Penshurst et Peakhurst, où le nombre de juifs était minime. La communauté juive la plus proche, d'origine anglaise et australienne, était celle de Strathfield. Les quartiers juifs traditionnels étaient plutôt les quartiers de l'est de Sydney, tel que Bondi, Dover Heights, Rose Bay, Bellevue Hill, et Vaucluse.

⁴ Geoffrey Brahm Levey, 'Jews and Australian Multiculturalism', in Geoffrey Brahm Levey and Philip Mendes (eds), *Jews and Australian Politics*, Brighton, Portland: Sussex Academic Press, 2004, pp.182-4.

⁵ Catherine Panich, *Sanctuary? Remembering post-war immigration*, North Sydney: Allen & Unwin, 1988, p.171.

⁶ Selon Levey, dans 'Jews and Australian Multiculturalism', p.182, 'even the most secular Jews strongly self-identify as Jews and with Jewish peoplehood.'

⁷ Cet interlocuteur voulait émigrer depuis 1953 et il est finalement arrivé en Australie un mois avant le déclenchement de la guerre de Suez.

⁸ Quand il a quitté l'Égypte, ce participant a passé treize ans en Israël avant d'immigrer en Australie en 1969, ce qui ajouta une couche supplémentaire à ses identités multiples. Aujourd'hui, selon les circonstances, il se définit comme juif australien ou comme juif israélien mais, dans son for intérieur, il restera toujours un juif Caraïte d'Égypte.

⁹ Samia Serageldin, *The Cairo House*, London, New York: Harper Perennial, 2005, p.3 (first published in the USA in 2000).

¹⁰ Maurice Mizrahi, a Cairo-born Jew who migrated to the United States as a refugee in 1967, recently gave a talk at his local synagogue entitled 'Growing up under Pharaoh' where he spoke about the baffling nature of Egyptian Jews' identity or rather identities. He described his family as a 'linguistic and cultural zoo': his native language was French; he was educated in French, then Italian, then Arabic, and then English; his father was a true Sephardi whose native language was Ladino and was educated in Italian; his mother was a true Mizrahi or Eastern Jew (the ones who never left the Middle East) whose native language was Arabic and educated in French; his grand parents were from Rhodes and Salonica where Greek was spoken; his great grandfather, a rabbi, was from Smyrna (Izmir) in Turkey where he built a synagogue and spoke Turkish and everybody prayed in Hebrew. This case, although extreme, is not atypical of many of the case studies that form the core of my doctoral research

¹¹ Joel Beinin a écrit dans *The Dispersion of Egyptian Jewry: Culture, Politics, and the Formation of a Modern Diaspora*, University of California Press, 1998, p.32: 'Decades after the liquidation of the community, some Egyptian Jews have reclaimed their Levantine cosmopolitanism through nostalgic literary reconstructions of Egypt...'

Sondage

RÉÉDITION du livre « JUIFS D'ÉGYPTE, IMAGES ET TEXTES »

Ce livre très apprécié, nous est souvent réclamé. La dernière édition, publiée par les Editions du Scribe, date de 1984. Nous aurions la possibilité de relancer un nouveau tirage réalisé par une autre maison d'édition, à condition que nous parvenions à souscrire au moins 300 exemplaires.

Nous lançons donc un appel pour dénombrer les personnes intéressées par cette réédition, qui sera mise à jour et enrichie. Le prix de la souscription tournera autour de 50 euros.

Nous demandons donc de manifester votre intérêt pour cet ouvrage en écrivant à :

André Cohen – ASPCJE – 8 rue des Tanneries – 750013 PARIS ou par courriel : aspcje@ifrance.com

En indiquant aussi le nombre d'exemplaires souhaité.

LA COMMUNAUTÉ JUIVE DE TAHITI

Le No.576 du mensuel l'Arche d'avril 2006, a publié un article intitulé « La Communauté Juive de Tahiti » sous la signature de M. Frédéric Ancel. Ce document relate très superficiellement la situation actuelle des juifs de Tahiti, sans cependant rechercher l'origine de cette communauté, et les péripéties par lesquelles elle est passée, pour aboutir à la création d'une synagogue, avant d'être ce qu'elle est devenue aujourd'hui.

Nous avons voulu réparer cette omission en rappelant à nos lecteurs que notre Association (association de la synagogue de rite égyptien Eliahou Hanavi) est à l'origine de l'essor de nos coreligionnaires Tahitiens et à la fondation de cette communauté, la plus petite du monde, et qui mérite même à ce titre de figurer dans le livre des records.



Les Tahitiens accueillent la délégation parisienne

En effet l'un de nos membres, natif de Tintah, magistrat honoraire au Ministère de la Justice, détaché à l'époque auprès du Ministère de la Défense Nationale, était délégué en 1981 auprès du Tribunal Permanent des Forces armées de Tahiti pour y exercer la fonction de Juge d'Instruction militaire.

Etant par ailleurs versé dans la pratique de notre religion, son souci majeur, parallèlement à ses responsabilités professionnelles a été de rechercher s'il existait des juifs sur l'île, dans l'intention de les rassembler au sein d'une institution légale et reconnue par les autorités locales, en vue d'assurer ainsi le rayonnement et la pérennité du judaïsme dans cette partie du monde, séparée de la France, par la coquette distance de 23000 kilomètres.

Dès lors un travail de fourmi commençait pour lui, par le relevé des noms à consonance juive dans le bottin téléphonique, outre le « bouche à oreille » et le « téléphone arabe » qui ont bien fonctionné. C'est ainsi qu'il eut la surprise de constater que des noms comme, notamment, Lévy, Cohen, Salmon, et Jérusalémi n'étaient pas juifs.

En effet, il est important de noter que les trois navigateurs Wallis, Bougainville, et Cook, qui ont exploré la Polynésie entre 1767 et 1777, ont amené dans leurs équipages, des juifs qui sont demeurés sur l'île. Par suite de mariages mixtes avec des Polynésiennes, leurs descendants nés d'une mère étrangère, n'étaient pas juifs selon la *halakha*, mais portaient cependant des noms juifs par leur père.

Après avoir recensé difficilement une trentaine de juifs il leur a exposé son projet qui a recueilli leur approbation unanime, et une première réunion constitutive eût lieu au domicile de l'un d'eux, et c'est là que furent jetées les bases de la création d'une association, qui a pris le nom de « Association Culturelle des Israélites et Sympathisants de Polynésie » qui a été publiée au Journal Officiel de la Polynésie Française, avec pour but essentiel la création d'une synagogue, dans un local qui restait à trouver.

Entre temps les offices se tenaient au domicile de notre ami, (avantageusement secondé à cet effet par son épouse, qui assurait l'accueil des fidèles, et la préparation des repas shabatiques) puis dans différents « farés » (chalets) dans la banlieue de Papeete, loués pour l'occasion. La synagogue fut créée, grâce à la générosité de l'un ses membres qui a fait don du terrain, dans le bâtiment actuel construit par les soins d'un architecte juif, d'origine espagnole, établi à Papeete.

Le premier *séfer torah*, qui a été amené sur l'île par les soins de notre ami, a été offert par la synagogue égyptienne Eliahou Hannavi de Paris. La synagogue de Papeete a pris le nom très significatif de Ahava vé Ahva (amour et fraternité).

C'est ainsi qu'en 1982 notre ami a célébré les fêtes de Tischri, (Roch Hachana, Yom Kippour, et Soukkot), selon le rite égyptien avec sonnerie du *choffar*, aidé par nos coreligionnaires d'Afrique du Nord de passage ou installés à Papeete à cette époque.

Dès la constitution de l'association (ACISPO), des affiches annonçant cet événement historique ont été placardées dans tous les hôtels de la ville, au Club Med, dans les médias. L'événement a été même annoncé à la télévision locale. Par ce moyen des juifs qui n'osaient pas se dévoiler, se sont révélés et ont retrouvé dans l'ACISPO une seconde famille. Ils y ont adhéré sans réserves.

Actuellement la Communauté compte environ une centaine de personnes, et le *miniane* (minimum de personnes requis pour l'office) est assuré à tous les offices. Il existe également dans la synagogue un *mikvé* (pour les bains

rituels) et des cours de Talmud Torah dispensés par un professeur français qualifié, agrégé d'hébreu de Paris, qui commente en outre régulièrement la *sidra* de la semaine.

Tous les ans, à la fête de Soukkot, vers le mois d'Octobre, une délégation de « Eliahou Hannavi » de Paris effectue un pèlerinage à la synagogue de Papeete pour célébrer avec nos amis de là-bas la grande joie de Simha Torah. En effet, les deux synagogues sont jumelées.

Notre ami est le délégué permanent de l' ACISPO en France, et se tient à la disposition de nos lecteurs pour tous renseignements complémentaires éventuels.

Lucien Perez

Rappelons que vous pouvez vous joindre à la délégation de Paris en déplacement à Tahiti, en contactant Lucien Perez, 60 rue de Paris – 92320 Châtillon . Tél. : 01 42 96 45 11 et 01 41 17 06 23 Portable : 06 07 19 01 20.

E.mail : lucien-perez2@wanadoo.fr

CENTRE DE RECHERCHE SUR LE PATRIMOINE DES JUIFS D'ÉGYPTE (CRPJE)

Nous avons reçu le bulletin n°6 (en hébreu) – été 2006 - de ce centre de recherche, animé par Arié Schlosberg. Le dernier bulletin du CRPJE, est d'une grande richesse ; Nous l'avons largement parcouru et avons découvert une foule d'articles intéressants. En voici le sommaire :

- Page de garde : photographie en couleurs de la synagogue Ben Ezra du Caire.
- Jacqueline Kahanov, annonciatrice d'une culture Méditerranéenne en Israël.
- « Quelle idée, Gormezzano ? », d'Isaac Gormezzano-Goren.
- En souvenir de Hagar Hillel.
- A propos du cimetière de Bassatine, de Carmen Weinstein.
- La « Hilloula » du Rabbi Abou Hassira à Damanhour, par le Prof. Aryé Schlosberg.
- A propos du Centre Académique Israélien au Caire.
- Retour en Égypte, après 14 ans, par le Prof. Aryé Schlosberg.
- Nouvelles des communautés de l'étranger (AJOE, ASPCJE de Paris, IJAE de New-York, AJE de Londres, « Egitto 56 » de Milan), informations recueillies par Suzanne Ben Abraham.
- Sur l'expulsion des juifs de Palestine vers l'Égypte en 1915.
- Un départ sans retour, extraits et images de « Akher Sa'a », 1956. »
- A propos de la synagogue Eliahou ha Nabi d'Alexandrie, par Aryé Avigor.
- Ma sortie d'Égypte, par Yona Arditti.
- Un juif de Port-Saïd en 1949, par Elie Maya.
- Les personnalités juives du cinéma égyptien, par Eyal Sagui.
- La guerre mondiale et Israël, à propos du livre de Benzion Tarragan.
- A propos du livre de Samir Refaat : « Cairo, the Glory Years ».
- Expressions de judéo-arabe égyptien, d'Aryé Avigor.
- Réflexions d'une personne de la deuxième génération de juifs d'Égypte, par Ronit Moscona, fille de Marc Romano, un des responsables du Merkaz (CRPJE), récemment décédé.
- Installation en Égypte des juifs de la péninsule grecque au 19^{ème} et 20^{ème} siècle, par Ytzhak Kérem.
- A propos des magasins Orosdi-Back.
- L'immigration en Égypte des juifs de Syrie et du Liban, par le Prof. Yaron Harel.
- Mourad Farag Lichaa (1867-1956), par le Dr. Yossef Marzouk.
- Témoignage de M. Ephraïm Douek, ambassadeur, sur la Communauté Juive du Caire dans les années 1980.
- Chehata Ibrahim Mossé, dernier « Shammash » de la synagogue Ben Ezra, par le Prof. Sasson Somekh.
- L'expérience de l'intégration des juifs d'Égypte en Australie, par Mme. Racheline Barda.

Nous avons relevé deux articles, sur des sujets qui ont été abordés dans des numéros précédents de notre bulletin :

A propos du compte rendu fait par Riki Green sur la conférence du professeur David Ohana : « Jacqueline Kahanov, annonciatrice d'une culture méditerranéenne en Israël ».

En Mars dernier, dans le numéro 26 de *Nahar Misraïm* nous avons eu le plaisir de faire la connaissance de l'écrivain et essayiste Jacqueline Kahanov, grâce à l'excellent article de notre ami Yossef Dwek de Haïfa, à

propos de son livre « Entre Deux Mondes », qui a rencontré un grand succès en Israël. Jacqueline Kahanov y était qualifiée de chantre du « Levantinisme ».

C'est la même Jacqueline Kahanov que Riki Green nous présente avec grand intérêt, et cette fois sous l'éclairage du professeur David Ohana dont les idées personnelles croisent ou rejoignent celles de Jacqueline Kahanov.

David Ohana oppose deux métaphores diamétralement opposées, qui ont été appliquées à l'État d'Israël : la première est celle d'un État de « Croisés », formule qu'affectionnent particulièrement nombre d'intellectuels arabes, et qui qualifierait à la fois un État fermé sur lui-même, représentant de l'Occident, en opposition totale à l'Orient et à l'Islam. La deuxième métaphore, qui illustre les vœux de David Ohana et de Jacqueline Kahanov est celui d'un pays « de civilisation méditerranéenne », lieu de dialogue et de rencontre entre l'Orient et l'Occident, comme ont été Alexandrie ou Beyrouth à une certaine époque. Yossef Dwek, dans son article cité plus haut, disait qu'Israël prend ce chemin.

L'article de Riki Green évoque aussi bien d'autres aspects de Jacqueline Kahanov.

Ajoutons que les idées de David Ohana ont été développées, mais sur un plan un peu plus politique : « La politique méditerranéenne d'Israël » dans *La Méditerranée des Juifs*, sous la direction de Paul Balta, Catherine Dana, Régine Dhoquois-Cohen, Paris, Editions l'Harmattan (2003), pp.287-289.

A propos de l'article sur « les juifs dans l'industrie cinématographique égyptienne » (2^{ème} partie) présenté par Suzanne Ben Abraham, d'après l'article de Eyal Sagui paru dans *Kivoun Misrahi*, automne 2003.

Quand on évoque les juifs dans le cinéma égyptien nous avons souvent tendance à ne citer que Layla Mourad et Togo Mizrahi qui sont effectivement deux immenses personnalités. Mais l'article de Eyal Sagui, repris par Suzanne Ben Abraham élargit considérablement notre mémoire et notre champ de réflexion. Nous avons repris ici de grandes lignes de cet article, en ajoutant quelques détails extraits du livre *Egypte cent ans de cinéma*, de Magda Wassef, Institut du Monde Arabe, édition Plume, Paris, 1995.

Après Layla Mourad, la première actrice citée est **Rakia Ibrahim**, nom arabisé de Rachel Ibrahim Lévi, née en 1919 à Haret el Yahoud, au Caire. Elle participa à de nombreux films, et un des plus célèbres, qui remporta un vif succès, fut *Salama bé Kheir* (« *Salama va bien* »), en 1937, à coté de Naguib el Rihani. Elle n'avait que 18 ans.

Camélia, de son vrai nom Liliane Victor Cohen née en 1929 à Alexandrie, eut une courte et brillante carrière, et une existence mouvementée. En 1947, elle eut le premier rôle dans « Le masque rouge » (*El qinaa el ahmar*). En 1950, elle interpréta *Akher Kedba*, « Le dernier mensonge » avec Farid el Attrache. Camélia fut l'incarnation de la sensualité à l'écran. Elle mourut très jeune dans un accident d'avion comme sa consœur Asmahan,.

Une autre très grande actrice est **Negma Ibrahim**, née au Caire en 1914. Negma excella à l'écran dans de grandes interprétations de « méchante », jouant notamment le rôle principal dans « Raya et Sékina » de Salah Abou Seif en 1953 et dans « Les deux orphelines » (*Al yatimatayne*), de Hassan al Iman en 1947.

Citons encore deux personnages assez typés : **Elias Moadab**, d'origine libanaise né en 1920, qui fut un prototype du Libanais sur l'écran égyptien, et **Nagwa Salem** qui interpréta le rôle de la fille de Cohen dans le célèbre film *Hassan, Morkos wa Cohen*, sorti en 1954.

Nous devons ajouter encore **Gueniane Refaat**, **Abd el Aziz el Machriki** et **Fifi Youssef**, sans oublier **Fayza Rouchdi** et **Soad Zaki** qui quittèrent l'Égypte pour Israël après 1948 et poursuivirent leur carrière de chanteuses dans l'orchestre arabe de « Kol Yisraël ».

Ce brillant panorama nous fait découvrir tout à coup une large participation juive dans le 7^{ème} art égyptien, qui est finalement l'outil essentiel de la culture populaire dans ce pays.

Dans les prochaines numéros de *Nahar Misraïm*, nous comptons revenir sur d'autres articles fort intéressants du bulletin n°6 du CRPJE.

Le bulletin N° 3 de l'AJOE (Association des Juifs Originaires d'Égypte) est pratiquement entièrement dédié au Congrès organisé par cette association le 6 mars 2006, au Palais du Luxembourg à Paris.

Nous avons relevé le discours d'introduction de Philippe Partouche, président de l'Association, le discours d'accueil de la sénatrice Raymonde Le Texier, ainsi qu'un compte rendu des diverses interventions, celles de Joseph Davidovits, de Moïse Rahmani, de Alexandre Adler et de Minou Azoulai. Nous avons été très intéressés par le récit émouvant de Régine Zayan intitulé « Exode », sur les conditions de son départ d'Égypte et de l'accueil à son arrivée en France.

« A Middle-Eastern Affair », de Ellis Douek

Ed. Peter Halban, London, 2004.

Parmi les nombreux livres écrits par des juifs originaires d'Égypte, il y a un que je recommande particulièrement à tous ceux qui lisent bien (et même assez bien) l'anglais, c'est « A Middle-Eastern Affair » de Ellis Douek, paru en 2004. Nous n'en donnons ici qu'un petit aperçu, en espérant que vous aurez envie de le découvrir.

Ellis Douek qui nous avait régales lors d'une conférence faite à Paris en mars 2003, est le frère de notre grande amie Claudia Roden. Il a fait des études de médecine à Paris, puis à Londres. Il fit une brillante carrière de chirurgien ORL et de chef de service à Saint-Guy's Hospital de Londres.

Si on est amateur de nostalgie sirupeuse, ce n'est pas à Ellis Douek qu'il faut s'adresser. Son livre est une forme d'autobiographie, où brillent constamment les talents de conteur, de très fin humoriste, avec de fréquentes évocations d'histoire et des petites touches de philosophie. Les détails abondent sur tout ce que nous avons connu, mais aussi sur ce que nous n'avons pas connu.

Des formules percutantes et profondes courent tout le long du livre. Écoutons une des plus belles (page 17), qui résume en quelques mots le destin d'un grand nombre de juifs d'Égypte. Parlant des siens, il évoque « un groupe de familles qui vinrent en Égypte, où le long d'un demi-siècle ils se transformèrent d'orientaux en européens, puis partirent dans des circonstances exceptionnelles... ».

Dans de très beaux passages Ellis Douek évoque sa famille : Du côté paternel, les Douek, venus en Égypte à cause du déclin commercial d'Alep, déclin lié à l'ouverture du Canal de Suez. Du côté maternel les Sassoon famille patricienne d'Irak, et l'arrière grand père Alphandary de Turquie qui fut directeur de l'Alliance Israélite Universelle de Tantah, la grand-mère Eugénie qui s'adapta si bien à sa nouvelle vie en Angleterre, et le grand-oncle Salomon Douek, pétri de religiosité, qui décida de partir à l'âge de quatre vingt dix ans en Terre Sainte et revint 6 ans plus tard en Égypte !

Ellis Douek et sa famille ont beaucoup voyagé et il nous fait aussi profiter de divers événements de son enfance, car il a une excellente mémoire ; notamment les années passées en Amérique du Sud, juste avant la 2^{ème} guerre mondiale, puis le retour précipité en Europe sur un bateau italien, les années de guerre avec une formidable description de l'ambiance en Égypte à cette époque, et les années au Soudan.

Peu avant l'affaire de Suez, Ellis et sa sœur Claudia partent étudier en France. Il est à la fac de médecine et côtoie « les intellectuels de gauche », en partie d'origine égyptienne (ici nous percevons une note de distanciation souriante ; il en est « revenu »). Il poursuit ses études de médecine à Londres, et nous le suivons en Écosse avec des épisodes savoureux durant son service militaire. Que d'expériences et surtout « que de rencontres ».

Terminons avec une réflexion toute personnelle d'Ellis Douek : « **Tout lieu où je me suis trouvé a été pour moi le bon lieu. Je ne me suis jamais senti un exilé** ».

Joe Chalom

« NONO – Un juif d'Égypte » de Fortunée Dwek

Ed. L'Harmattan – 2006

Fortunée Dwek, que nous connaissons bien, a fait paraître ce livre qui lui tenait à cœur. En effet « c'est un véritable hymne à l'amour filial par son approche affective et sensible... Il constitue également un témoignage historique à partir du vécu d'un juif d'Égypte au carrefour de trois cultures (arabe, française et juive) ».

Fortunée Dwek est née à Alexandrie, qu'elle a quittée à l'âge de trois ans quand sa famille a été expulsée en 1956.

Elle connaît l'histoire de sa famille et de son vécu en Égypte grâce à son père qui lui confie même tous les papiers officiels en sa possession. Après la mort de son père en 2002 elle éprouve le besoin de raconter : « Pour que son esprit ne meure jamais, pour qu'il continue à raconter à travers son histoire celle de tous les hommes, je reprends le flambeau jamais éteint... ».

Puisse ce livre inspirer d'autres talents, « pour reprendre le flambeau » et témoigner de la vie de cette communauté de juifs d'Égypte, aujourd'hui dispersée et en voie de disparition.

« L'Immeuble YACOUBIAN », film égyptien de Marwan Hamed.

Le livre,* best seller inattendu du premier roman de Alâa El Aswâny (dentiste de son métier), a été, contre toute attente, porté à l'écran par Marwan Hamed. L'on est surpris en raison du foisonnement de ce roman très dense qui viole librement de nombreux et importants tabous de la société égyptienne : homosexualité, corruption, libertinage, intégrisme musulman, magouilles électorales, condition de la femme, harcèlement sexuel, ouf...j'en passe. J'ai admiré la virtuosité du scénariste qui a réussi l'exploit d'intégrer les très nombreuses péripéties de cette fresque et leurs développements grâce à un habile découpage sans faire grâce d'aucun détail du livre. Cela allonge peut-être le film mais pas pour un ancien d'Égypte qui, comme moi, s'est régalé à contempler divers aspects de la vie au Caire. D'aucuns ont critiqué la mise en scène, je l'ai trouvée, quant à moi, d'une fluidité et d'une modernité qui m'ont enchanté. Nul doute, un nouveau départ s'ouvre devant un cinéma égyptien moderne, qui sait oser, conter et séduire le spectateur en abordant des sujets audacieux qui n'ont plus rien à voir avec les niaiseries d'antan.

Le choix des interprètes est une réussite, les personnages sont tous très bien campés et authentiques. A signaler le très beau rôle du libertin, Adel Imam (Zaki) le talent de l'homosexuel, Khaled El Sawy (Hatem), le charme de Hend Sabry (Boussayna) et la souveraine présence de Yousra (Christine) en hôtesse d'une boîte de nuit, qui interprète joliment « *La vie en Rose* », sans compter Nour El Chérif le milliardaire etc. Une séquence réussie, la chanson « *Emportée par la foule* » chantée par Edith Piaf, rythmée par les commentaires de Adel Imam puis par quelques évolutions du couple en un tango bien cadencé.

Dieu merci, l'histoire, bien qu'elle se soit déroulée dans les années 1990, nous a épargné la vision de filles portant le voile, à une brève exception près.

A voir et à déguster.

Albert Oudiz

**Actes Sud – Paris-2006*

Sur la quatrième de couverture nous lisons : « ...L'auteur est un véritable Égyptien enraciné dans la terre noire du Nil, de la même veine que Naguib Mahfouz... Il pose un regard tendre, affectueux plein de pitié et de compréhension sur ses personnages qui se débattent tous, riches ou pauvres, bons et méchants dans le même piège... »

Nous apprenons, ce mercredi 30 août, le décès du **romancier égyptien Naguib Mahfouz**, prix Nobel de Littérature en 1988. Il est l'auteur de nombreux romans célèbres que nos lecteurs connaissent et ont aimés.

Sortie d'un nouveau livre de Suzy Vidal-Pirotte :

« **Till the Nile Runs Dry** » par **Sultana Latifa (Suzy Vidal)**

Troisième volume dans la série des Till, cette fiction nous emporte du Caire à Alexandrie pour aboutir en Israël. Les personnages de cette histoire sont: une Israélienne (originaire d'Égypte) et un Musulman (d'Égypte), et leurs familles respectives.

Un regard dans ses yeux verts et les jeux sont faits. Le fiancé de sa cousine ne laisse pas Julie indifférente !!! La méfiance, la jalousie et l'envie jouent leurs rôles néfastes en séparant les amoureux. Mais aussi le sens de l'honneur qui interdit aux jeunes de dévoiler cet amour.

Vivant dans un monde où juifs et arabes sont frères, après diverses fuites et recherches, tout se termine dans le kibboutz "Shaar Misraïm" fondé par des ex-Égyptiens juifs et musulmans, en Galilée, en Israël !!.

En anglais. Prix 15 Euros. A commander à : « pirdal@msn.com »

Notre association

A la suite de l'assemblée générale du 11 juin 2006, le Conseil d'Administration élu se compose de :

Joe CHALOM, André COHEN, Elie COHEN, Rachel COHEN, Cédric DAMOISEAU, Emile GABBAY, Renée HAKOUN, Magda LICHAA, Elie MICHALI Albert OUDIZ, David YOHANA.

Le Bureau comprend : Joe CHALOM président, André COHEN secrétaire, Elie MICHALI trésorier.